42e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 4 22 JANVIER 1925

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète	18 fr.	ÉTRANGER	Édition complète . . . . 23 fr.
	Édition partielle	12 fr.		Édition partielle . . . . 17 fr.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication ;* l'édition partielle n'a pas la *Prédication.*
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine.*
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence ;* pour l'Étranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Marcel Leguerney, 15, rue Vivienne, Paris 2e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues. » — I. Marie Médiatrice et la critique allemande, 49. — II. Vitamines : comment on les a découvertes, 51. — III. D'où viennent-elles ? que sont-elles ? Essai de classification, 52. — IV. Vitamines et hygiène, 54. — V. Laboratoires scientifiques et applications pratiques, 56. — VI. Chirurgie d'hier, d'aujourd'hui et de demain, 59.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : Mgr Emard, abbé Trochu, 62 ; Jacques Piou, J. Chevalier, J. Rivière, 63 ; E. Legrand, E. Gilson, 64.

PRÉDICATION

Huit conférences de Carême sur Jésus-Christ. — III. La bonté de Jésus-Christ, 49. — IV. Sa miséricorde, 51.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XIII. *Sexagésime :* L'esprit de sacrifice, 54.

Mon petit mot du Dimanche. — XI. *6e Dim. après l'Epiphanie :* Les lampes allumées et les lampes éteintes, 55. — XII. *Septuagésime :* Servir Dieu, 56.

La Collecte et l'Epitre du Dimanche. — XII. La Quinquagésime, 56. — XIII. 1er Dimanche de Carême, 58.

Panégyrique de sainte Agathe. — La servante du Christ, 60.

Panégyrique de sainte Scolastique. — La vierge sage, 63.

PETIT COURRIER

Q. — Connaîtriez-vous quelque biographie assez courte de jeunes gens de collèges ou du monde dans le genre de celle d'Eugène Conort ?

R. — *Ames d'élite,* in-8, 8 f., Lyon, Vitte.

Q. — Indiquer quelques ouvrages pour faire la conférence suivante : « Précis historique de la première Croisade : causes et préliminaires, principaux événements, résultats. » Je n'ai que Marion, très incomplet ; et le grand Darras, mais quel fouillis !

R. — Ajouter Bréhier, *Les Croisades,* 10 f., Paris, Gabalda. Si vous aviez parcouru les différents volumes de l'*Ami,* vous auriez trouvé diverses autres choses, et tout récemment encore, une assez longue recension de la thèse du P. Leib, dont l'importance est décisive pour l'étude de la Ire Croisade, pour l'intelligence de ses « causes et préliminaires. »

Q. — Où pourrais-je trouver la *Vie* de S. René ?

R. — S. René, évêque d'Angers, † vers 450, fête le 12 novembre. Une page dans les *Petits Bollandistes,* t. XIII, p. 365. Petite Vie (4 p. in-4o sur 2 col.) au no 1184 des *Vies des Saints* de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris 8e (0 f. 30 le no isolé). Voir aussi (à trouver d'occasion) dom Chamard. *Les vies des saints personnages de l'Anjou,* 3 vol. in-12, Paris, Lecoffre et Cie, 1862-63.

Q. — L'*Ami* voudrait-il me dire s'il existe quelque ouvrage traitant du Règne social de Jésus-Christ ?

R. — Voir *Ami* 1923, p. 798 799, — et l'excellente petite Revue (mensuelle) qui paraît à Chinon, *Le Règne social de Jésus-Christ par Marie Immaculée,* sous la direction de M. Marcault.

Q. — Pourriez-vous me dire s'il existe un commentaire détaillé du *Gloria in excelsis,* et où je pourrais me le procurer ?

R. — Nous n'en connaissons pas.

Q. — De quels ouvrages et de quelles revues pourrait s'inspirer le Directeur d'un groupement de servantes chrétiennes ? Je connais la revue *La servante chrétienne.*

R. — La revue dont vous parlez est bien ce qu'il y a de mieux comme source d' « inspiration, » puisqu'elle s'adresse spécifiquement au public qui est le vôtre. En fait d'autres revues, vous trouveriez beaucoup à prendre dans les *Annales du Culte de S. Joseph et de la Sainte Famille,* qui

paraissent à Lyon (rue Cléberg, 3 ; 5 f. par an) et qui, extrêmement riches de substance doctrinale et de directions pratiques touchant la vie intérieure et la vie cachée, doivent aller au cœur de tous et iront certainement au cœur de vos bonnes filles. — En fait de livres, suivez les indications que nous donnons par ailleurs. Ce qui est bon pour la généralité des fidèles est bon pour les servantes aussi. Il ne faut pas croire qu'elles ne soient accessibles qu'à une alimentation de qualité « inférieure. » Il arrive souvent qu'elles entendent mieux que leurs patronnes (que certaines patronnes) les choses divines. Ceci est vrai des instructions proprement dogmatiques, des instructions morales, des instructions ascétiques, et mystiques aussi.

Q. — Y a-t-il une sainte Bonne ?

R. — **Ste Bonne, *Bona*, vierge, honorée à Pise le 29 mai, † au début du XIII^e^ s., invoquée jadis par les navigateurs pisans à cause des nombreux voyages sur mer qu'elle fit pour ses pèlerinages. — Ste Bonne, vierge en Egypte au III^e^ s., fête le 12 septembre.**

Les *Acta Sanctorum* parlent longuement de la première, au t. VII de mai, p. 141-161. Au contraire, l'histoire de la seconde leur semble si peu sûre qu'ils n'osent pas l'introduire dans leur recueil (t. IV de sept., p. 4).

Q. — 1° Où trouver les plus récentes et meilleures traductions françaises des *légendes* du bréviaire ?

2° Où trouver réunis en un seul volume les Epîtres et Evangiles des dimanches et jours de fête d'obligation ?

3° Où trouver le grand Vespéral Romain in-4° ?

R. — **Ad I. Dans la trad. fr. du Bréviaire Romain publiée tout récemment par les Carmélites, 2 vol. in-12, 50 f., port en sus. Ecrire au Carmel français, 42, chaussée de Thourout, à St-Michel-les-Bruges (Belgique) ; — Dret et Lerouge, *Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, traduites des légendes du Bréviaire, in-8 de 750 p., 10 f., Paris, Beauchesne.**

Ad II. Vous les avez dans quantité de Paroissiens. Si vous cherchez un livre spécial ne contenant que cela, prenez les *Epîtres et Evangiles des dim. et fêtes de l'année*, in-18 cartonné, 1 f. 15, Paris, de Gigord.

Ad III. Je ne connais pas d'édition in-4°.

Q. — Je vous serais reconnaissant de m'indiquer quelques brochures sur : 1° la liberté de conscience, 2° la liberté d'enseignement, 3° la liberté d'association.

R. — **Suivre l'Encyclique de Léon XIII, *Libertas ;* — Henri Brun, *La Cité chrétienne*, in-8, 3 f. 50, Paris, Bonne Presse (voir *Ami* 1924, p. 816).**

Revues pour Enfants de Marie (jeunes filles). — Voici les indications que nous avons reçues en réponse à la question de la p. 6 :

Myosotis, mensuelle (16 p. in-8 par n°), 5 f. par an ; 42, boulevard d'Ormesson, à Enghien-les-Bains (Seine-et-Oise) ;

Fleurs de Lys, mensuelle (24 p. in-8), 3 f. par an (remises par nombre) ; chez M^lle^ de Foulques, 19, rue des Tisons, à Alençon (Orne) ;

Les Rayons (Annales des Enfants de Marie et des Associés de la Médaille miraculeuse), bulletin marial d'étude, d'action et d'information, paraissant tous les deux mois par fascicules in-16 de 48 p., 6 f. par an (Etranger 8 f.) ; 3, avenue Galliéni, à Gentilly (Seine), et à la Maison Mère des Filles de la Charité, 140, rue du Bac, Paris 7^e^. « Bulletin très bien rédigé, très sérieux, qui fait beaucoup de bien dans les Associations d'Enfants de Marie et les Patronages de jeunes filles » ;

L'Apostolat des Enfants de Marie, bulletin mensuel de 24 ou 32 p. in-8, 5 f. par an (Etr. 5 f. 50), 10 abonnements à la même adresse pour 35 f. (Etr. 40 f.) ; chez M. le Supérieur de l'Orphelinat St-Jean, à Albi (Tarn) ;

Le Petit Messager du Cœur de Marie, organe spécial des Congrégations de la Sainte Vierge, mensuel ; France et Belgique, 3 f. par an, Etr. 5 f. ; à Toulouse, 9, rue Montplaisir ;

Les Cahiers Notre-Dame, trimestriels, 5 f. par an, Etr. 6 f. ; à Reims, 37, rue de Venise. Voir couverture de l'*Ami* du 27 nov. 1924, p. 246.

Cantate à S. Thomas. **Paroles présentées par M. Lahitton, musique de M. Mora. — In-4° de 14 pages de texte et musique ; couverture avec portrait de S. Thomas. — En vente chez M. le chanoine Lahitton, prof. au Grand Séminaire de Poyanne (Landes). — Prix : 10 f., franco.**

La fête de S. Thomas, prescrite à toutes les Ecoles catholiques, a désormais sa *Cantate*. Elle nous vient du Grand Séminaire du diocèse d'Aire et de Dax, où elle fut exécutée pour la première fois en 1924.

La poésie se divise en cinq parties de chacune trois strophes ; elle retrace la vie de S. Thomas d'Aquin dans ses épisodes essentiels.

La musique, très variée, très moderne par ses modulations et son harmonisation, a été écrite pour voix d'hommes ; elle comprend des solos, des duos, des chœurs à trois et quatre parties. Aucune répétition mélodique dans ces 14 pages de texte musical très serré. L'unité d'impression est maintenue principalement par l'accompagnement d'orgue, qui fait entendre fréquemment les huit premières notes du *Lauda Sion* et parfois d'autres réminiscences de la même prose ; de même un fragment de la mélodie grégorienne du *Pange lingua* est très habilement inséré dans les voix du grand chœur final (à trois parties en imitation) ; c'est dans ce chœur final que s'épanouit pleinement la phrase caractéristique du *Lauda Sion*, leit-motiv de toute la Cantate.

C'est là une œuvre de belle envergure, qu'aucun organisateur de la prochaine solennité de S. Thomas ne peut ignorer ou dédaigner.

ANNONCES

Contre la **TOUX** les **Rhumes** et l'**Insomnie**
il n'est pas de meilleur remède que le véritable
SIROP D'AUBERGIER
au Lactucarium.
Contre les **ENROUEMENTS, prendre la PATE d'AUBERGIER,** non sucrée, très appréciée des orateurs.
COMAR et C^ie^, PARIS. — R. C. Seine : 78.026.

ASTHMATIQUE GUÉRI en 1 MOIS
contre toute espérance, indique Méthode gratis
Ecr. : B. DALICHOUX, 27, rue V. Hugo, BOIS-COLOMBES (Seine).

LISEZ CECI M^me^ L. MARQUIS, directrice de l'**Intermédiaire catholique de Besançon** et de Genève, fondé en 1884, 2, rue Péclet, à BESANÇON, se recommande tout spécialement aux lecteurs de l'*Ami du Clergé* pour leurs achats en **Montres, Pendules, Bijouterie** et **Orfèvrerie.** Ils peuvent s'adresser en toute confiance. Demander catalogues franco. Articles spéciaux pour 1^res^ Communions : Chapelets, Médailles, etc. — Prix avantageux.
R. C. Besançon 1.553

ENGRAIS DEROME
BAVAY (Nord)
Registre du Comm^ce^ d'Avesnes-s-Helpe. N° inscript. 282

VINS DE MESSE
— BANYULS DOUX & GRENACHE SEC —
vinifiés selon les décrets liturgiques
Roussillon et Vin blanc de table
H^té^-P. SOULIER, à Collioure (Pyrénées-Or^les^) R. C. Céret 686
avec les meilleures références ecclésiastiques
Prix-c^t^ franco. — Echantillons contre 2 fr. en t. poste

34 fr. pet. Imprimerie univers., couleurs. Pierre Humide. Spéc. Curé Teloché (Sarthe). R. C. Mans 399.

42e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 4 9477 22 JANVIER 1925

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Marie Médiatrice et la critique allemande. — II. Vitamines : comment on les a découvertes. — III. D'où viennent-elles ? que sont-elles ? Essai de classification. — IV. Vitamines et hygiène. — V. Laboratoires scientifiques et applications pratiques. — VI. Chirurgie d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

I. — En mettant en ordre les papiers de l'année écoulée, je retrouve, dans la collection des Suppléments hebdomadaires de la *Postzeitung* d'Augsbourg, un article (du 13 février 1924) qui constitue une véritable offensive contre la dévotion à Marie Médiatrice. La chose est assez extraordinaire pour qu'on en prenne note. L'article est signé Anton Fischer, de Rieden (Bavière), un nom qui nous est inconnu ; mais peu importe le nom. Ce qui importe, c'est qu'il a paru dans une *Beilage* ou revue qui est d'une fort bonne tenue théologique et d'une très vaste diffusion, formant annexe à cette *Postzeitung* qui, avec la *Volkszeitung* de Cologne et la *Germania* de Berlin, est l'une des feuilles les plus autorisées de l'Allemagne catholique.

M. Fischer remarque d'abord, non sans douleur, que, depuis la Réforme et l'affaiblissement qui en est résulté pour l'Eglise d'Allemagne, c'est aux pays de langue romane (aux pays « romanisch » comme ils disent) qu'est échu le rôle principal dans le développement doctrinal. Or, le point central autour duquel convergent de nos jours les efforts en vue de ce développement, ce n'est plus le Christ, mais Marie. Aux yeux des catholiques des pays *romanisch,* deux vérités restent encore à définir pour mettre le couronnement au puissant édifice dogmatique de la Mariologie : le dogme de l'Assomption et le dogme de Marie Médiatrice. On s'agite beaucoup, dans ces pays, pour amener sur ces deux points une décision prochaine du Suprême Magistère. La Médiation de Marie y a été l'objet déjà d'une « littérature » considérable ; et voici que, du côté allemand aussi, le célèbre jésuite Christian Pesch vient de prendre position par son récent travail : *Die selige Jungfrau Maria, die Vermittlerin aller Gnaden,* Fribourg (de Bade) 1923. Et ce livre du P. Pesch donne bien du souci à notre Allemand.

Si Marie n'était médiatrice qu'en ce sens général qu'elle nous a donné le Christ par qui nous vient toute grâce, cela pourrait aller. Mais il y a bien autre chose. Pour Pesch, c'est par l'intercession de Marie auprès de son Fils que toute et chaque grâce nous est donnée. C'est à la médiation de Marie que nous devons toutes les grâces actuelles ; mais elle a grande influence aussi sur l'infusion de la grâce sanctifiante, sur sa conservation, son accroissement, sur l'obtention de la béatitude éternelle. Toutes les grâces que le Christ nous a méritées passent par les mains de Marie ; et sans la médiation de Marie aucune grâce n'est accordée aux hommes. L'activité médiatrice de Marie est présentée (par Pesch) comme universelle, de même que l'œuvre rédemptrice du Christ ; c.-à-d. l'intercession de Marie s'étend, elle aussi, à tous les hommes sans exception ; elle s'étend aussi aux âmes du Purgatoire, en tant qu'elle est, pour les vivants, Médiatrice des grâces qui les déterminent à offrir pour les morts le saint sacrifice, les bonnes œuvres, les indulgences.

Devant cet exposé de Pesch, une question torturante *(quälende Frage)* obsède notre Allemand : Et l'Ecriture Sainte ? L'Ecriture est muette ; et c'est ce silence qui fait la grande faiblesse de la thèse de Pesch et de « tout le mouvement » qui tend à la nouvelle définition. Il est vrai que la preuve par l'Ecriture n'est pas nécessaire pour une définition dogmatique ; elle est cependant absolument désirable. Or, la Médiation de Marie n'a pas l'ombre de point d'appui scripturaire. Essayez de glisser la clause « par l'intercession de Marie » à la suite des promesses du Sauveur, Jo., XIV, 13-14, XV, 7 : *Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam... Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam... Quodcumque volueritis, petetis, et fiet vobis...* Essayez donc d'annexer au texte « monumental » de Paul (I Tim., II, 5 : *Unus Deus, unus et mediator Dei et hominum...)* une Médiation supplémentaire de Marie, au sens où l'entend Pesch ! Impossible de trouver à caser chez Paul ces vocables modernes de *conredemptrix* et de *mediatrix.*

Après l'Ecriture, la Tradition. Cette fois, ce ne sont plus les textes qui manquent. Ils sont d'une clarté, d'une richesse incomparable. C'est un flot qui ne cesse de monter et de s'étendre, à partir du IVe siècle, de S. Ephrem à S. Bernard et à S. Alphonse, jusqu'aux Papes de notre âge... Oui ; mais qu'est-ce que c'est que tous ces textes ? Des prières profondément senties sans doute, de pieuses effusions, des pages d'homélies, d'exhortations, tous morceaux où l'on sent parler le cœur, l'amour le

plus tendre, le plus embrasé pour Marie, mais qui précisément pour cela n'ont rien à faire sur les plateaux du pèse-or dogmatique...

Vraiment, on ne savait pas, hors d'Allemagne, que la Tradition cessât d'être source de la Révélation dès qu'elle s'exprime sous forme homilétique ou pieuse. Les paroles des Papes alléguées par Pesch, le texte notamment où Léon XIII nous montre le pécheur tremblant devant le Christ Juge inexorable et trouvant un refuge dans les bras de Marie, ne trouvent pas plus que le reste grâce devant notre auteur. Tout cela, dit-il, simples métaphores qui transportent sur le terrain de la religion des données purement humaines, exubérances pieuses que l'on pardonne volontiers à un excès de zèle, mais rien de plus.

Pesch tire argument de la maternité de Marie pour faire d'elle la coopératrice de l'œuvre rédemptrice, la dispensatrice du trésor conquis par le Rédempteur : n'est-ce pas attribuer par trop d'importance à la maternité physique de Marie? Tels textes évangéliques (Matt., XII, 46 50; Luc, XI, 27-28) où le Sauveur ramène à une évaluation assez mince la maternité *secundum carnem*, devraient nous inspirer un peu plus de prudence dans nos déductions.

Et que fait-on du Saint-Esprit ? Ce n'est pas Marie, ce n'est pas Pierre, ce n'est aucun autre Saint que le Christ a désigné pour le suppléer (*Stellvertreter*), c'est le Saint-Esprit ; lui seul est le Paraclet promis, le dispensateur et le médiateur universel de la grâce, de toute grâce, de la grâce actuelle et de la grâce sanctifiante :

Du livre de Pesch, et de ce mouvement néo-marial, on reçoit presque l'impression que le rôle rempli jusqu'ici par le Saint-Esprit doit être désormais transféré à Marie. Si cette croyance à Marie Médiatrice vient à se généraliser, le Saint-Esprit, dans la pratique de la piété catholique, sera reculé à l'arrière-plan plus encore qu'il ne l'est maintenant, pour le plus grand dam de la saine piété. Dire cela, ce n'est pas formuler une crainte dénuée de fondement. Qui songera bien encore à demander une grâce au Saint-Esprit, si l'on prêche partout que Marie est la Médiatrice de toutes grâces? Ici encore on ira plus volontiers à la Mère qu'à ce Saint-Esprit qui nous est si étranger. Pareille évolution du sentiment religieux ne serait assurément pas à souhaiter.

Autre chose encore : cet effacement du Saint-Esprit ne fait-il pas perdre au mot *grâce* quelque chose de sa pure et pleine résonnance? Nous ne prétendons pas que le concept de la grâce enseigné par Pesch ne soit pas correct. Mais d'autre part, à entendre et à lire cette alliance de mots « Médiation de la grâce par Marie, » on a si souvent et si fortement l'impression que le mot *grâce* ici signifie précisément « octroi de grâce » et s'entend surtout de l'accueil fait à des prières ayant pour objet des intérêts et besoins terrestres. Ce n'est point faire tort aux pieux serviteurs de Marie que d'affirmer que c'est précisément pour des grâces de cette sorte qu'ils recourent très souvent, peut-être bien trop souvent, à elle. Or, ceci a pour résultat de donner au sens du mot *grâce* quelque chose de par trop matériel, grossier, palpable, quelque chose de réalistement positif (ou pragmatique). Dans ces conditions, la définition dogmatique de cette doctrine, loin d'ennoblir la religion, ne saurait que la matérialiser davantage encore (*eine weitere Materialisierung*) : c'est là une crainte que ne jugeront pas dénuée de fondement ceux qui savent ce que c'est que la piété populaire.

Question d'opportunité encore. Que gagneraient à une définition dogmatique les tenants de la nouvelle doctrine (*die neue Lehre*) ? Rien. Ils ont tout ce qu'ils peuvent désirer, y compris « la faveur marquée du Saint-Siège. » Une proclamation solennelle pourrait-elle leur donner quelque chose qu'ils n'aient pas déjà...? Par contre, une grosse question, c'est de savoir si l'Eglise en tirerait un grand bénéfice. Admettons que tous les catholiques s'inclinent sans plus devant la décision du Suprême Magistère : nous n'en croyons pas moins qu'il faut (*muss*) que l'Eglise ait plus d'égards pour ceux du « dehors » que ne le laisse entendre Pesch. Pesch veut voir dans cette doctrine de la Médiation universelle de Marie l'arme la plus efficace contre le paganisme et le pseudo-christianisme de notre époque ; et quant aux criailleries des ennemis, dit-il, ce n'est point par là que l'Eglise se laisse détourner d'enseigner la vérité opportune ou inopportune... Mais, riposte notre Allemand, n'y a-t-il donc que des « ennemis » à ne pouvoir, dans l'intime de leur âme, se faire à cette doctrine ? Beaucoup de ceux du « dehors » sont pleins de bonne volonté, à mi-chemin déjà de l'Eglise : est-ce prudent, est-ce juste, du point de vue de la charité chrétienne, d'ajouter de nouvelles difficultés à l'entente, d'élever une nouvelle digue par un dogme qui, pour un chrétien habitué à prendre son orientation dans l'Ecriture et non dans la Tradition, serait purement et simplement inintelligible, incompréhensible ? — « Pour nous, il nous semblerait bien plus chrétien de renoncer, en matière dogmatique, à nos petits désirs personnels et de dépenser en prières et en travail actif pour la réunion des Eglises toute cette peine que l'on se donne pour faire ériger en dogme une opinion pieuse. Ce dont nous avons besoin, ce n'est pas de nouveaux dogmes, de nouveaux murs de séparation, mais d'une nouvelle charité, toute appliquée à remplir le vœu du Maître : *Ut omnes sint unum*. Ce n'est pas la foi, c'est la charité qui est le couronnement de tout. »

Notre Allemand, s'il eût été à Nicée, n'eût évidemment pas souscrit au « consubstantiel, » ni à aucune des définitions qui ont suivi, tout le long des siècles.

Merveilleusement belle, dit-il encore, est la pensée du lien intime qui unit à l'Eglise militante de la terre l'Eglise triomphante, Marie et les élus « tous » (il souligne, par la place même qu'il lui donne, ce mot de « tous, » *Maria und die Verklärten alle*, comme pour accentuer qu'il ne faut pas faire à Marie une place par trop exceptionnelle), ceux-ci priant et implorant la grâce pour ceux-là. Mais il en va tout autrement de la doctrine qui nous montre Marie Corédemptrice et Médiatrice du salut à côté de son Fils, et dispensatrice de toutes et de chacune des grâces. Qu'on délivre un laissez-passer, si l'on veut, à cette ma-

nière de voir, à titre d'opinion pieuse, à l'usage de ceux qui se sentent disposés à la partager. Mais l'imposer comme dogme à toute l'Eglise, ce serait déplacer, disloquer les assises mêmes du Christianisme. Le catholicisme ne serait plus (sûrement il ne le serait plus dans la piété populaire) un cercle à centre unique, le Christ, mais une ellipse à deux foyers : le Christ et Marie. Un peu plus de respect donc, s. v. p., devant la parole de Dieu, claire et non équivoque, qui nous prêche une seule pierre d'angle, un seul fondement, un seul Médiateur; et, l'Evangile à la main, un peu plus de critique vis-à-vis de la Tradition ! Le péril que l'on fait courir à la position centrale du Christ, le recul où l'on laisse le Saint-Esprit, dispensateur et distributeur, institué par le Christ, de toutes les grâces : voilà qui éveille en nous trop et de trop graves scrupules pour que nous puissions souscrire aux déductions du P. Pesch... Et l'on adjure, en terminant, les théologiens allemands de faire entendre leur voix en toute liberté sur une question si actuelle.

Hucusque M. Fischer. Il ne risque pas de tomber dans ces excès de piété qu'il a l'air de redouter si fort; et s'il lui arrive de pécher contre la charité, ce ne sera pas par zèle pour la défense de la vérité catholique. Il est difficile d'avoir moins que lui le sens de l'Eglise, le sens filial des enfants de Marie. On ne pensait pas que la propagation de cette dévotion si touchante à la Médiation de Marie, à la Maternité de grâce, dût se heurter à des contradictions. On ne pensait surtout pas que ces contradictions pussent se produire, et avec tant d'âpreté, dans le principal organe catholique de cette Bavière qui naguère en pleine guerre était si justement fière de faire proclamer par le Saint-Siège *Maria Patrona Bavariæ*. La contradiction s'est produite. Il est bon qu'on le sache. Mais ce n'est pas là ce qui arrêtera la ferveur filiale des serviteurs de Marie. Bien au contraire. Il y avait longtemps que la question était à l'ordre du jour dans les grands Congrès mariaux et internationaux [1], et tout l'univers catholique a partagé l'allégresse du cardinal Mercier annonçant à ses diocésains l'heureuse nouvelle de l'octroi, par Benoît XV, de la fête de Marie Médiatrice (Lettre pastorale du 27 janvier 1921) :

> Nous sommes à une aurore, mes frères ; ne nous laissons pas aller à pleurer sur un crépuscule.
>
> Depuis plusieurs années l'épiscopat belge, la Faculté de Théologie de Louvain, tous les Ordres religieux de la nation étaient en instances auprès du Souverain Pontife pour faire reconnaître authentiquement à la Sainte Vierge Marie Mère de Jésus et notre Mère le titre de Médiatrice universelle dans l'obtention et la distribution des grâces divines. Et voici que Sa Sainteté Benoît XV accorde aux Eglises de Belgique et à toutes celles de la Chrétienté qui lui en feront la demande, un Office et une Messe propres, à la date du 31 mai, en l'honneur de Marie Médiatrice. Le Saint Père daigne ajouter que lui-même inscrit cette fête dans son calendrier privé.

[1] Voir le *Mémoire* présenté par le P. Bainvel au Congrès Marial de Fribourg, août 1902; le *Programme d'études et d'enquêtes sur la Maternité de grâce et sur Marie distributrice de tous les bienfaits divins*, proposé par le P. de la Broise en vue du Congrès Marial de Rome, 1904. Le Mémoire du P. Bainvel et une précédente étude du P. de la Broise ont été recueillis en volume sous ce titre : *Marie Mère de grâce,* avec Introduction par le cardinal Billot, in-16 de xxx-144 p., 4 f., Paris, Beauchesne, 1921. Voir encore, en français, P. Hugon, *Marie Mère de la divine grâce,* 7 f., Paris, Lethielleux ; P. Lodiel, *Marie Mère de Dieu notre Mère,* 3 f., Lethielleux; tout le tome III du grand ouvrage du P. Terrien, *La Mère de Dieu et la Mère des hommes,* Lethielleux; etc.

II. — La dernière en date de nos grandes Revues scientifiques, *La Science moderne* (fondée 1924), n'a pas voulu faire prendre patience plus longtemps à ses lecteurs sur la question des vitamines, et dès son 3e no leur servait un travail de M. A. Lumière, membre correspondant de l'Académie de Médecine. Vitamines : mot nouveau, question nouvelle, mais qui tout de suite s'est emparée avec une extrême vivacité de la curiosité du grand public, et qui, depuis la fin de la guerre, n'a cessé de figurer à la rubrique non seulement des Revues spéciales, médicales ou scientifiques, mais aussi de nos Revues d'intérêt général *(R. des Deux Mondes,* Ch. Nordmann ; *R. hebdom.,* H. de Varigny ; *R. de la Semaine,* Dr Laumonier, etc.), et de nos quotidiens, dont quelques-uns, comme les *Débats* ou le *Temps,* par la plume de compétences comme H. de Varigny, les Drs Forez, Helme, Bouquet, etc., tiennent fort régulièrement leurs lecteurs au courant.

Ce mot même de vitamines n'est pas ancien. Il ne remonte pas à quinze ans. Il a été proposé en 1911 par l'Américain Funck. Et il n'y avait alors guère que quinze ans non plus que l'on commençait à soupçonner l'existence même de la substance qu'étiquette ce mot.

C'est à propos du béribéri que naquit cette notion d'une substance X contenue dans le péricarpe du riz.

Le béribéri est une maladie qui s'observe surtout dans les pays où le riz est la base de l'alimentation : Chine, Japon, Philippines, Océanie, Brésil, côte occidentale d'Afrique. Mais il a été observé aussi ailleurs, notamment pendant la guerre, dans certains camps de prisonniers, surtout en Allemagne et en Russie et dans les tranchées.

Il présente deux formes cliniques : 1o cardiaque avec œdèmes, et 2o névritique avec paralysie des membres inférieurs surtout.

Or, en 1890, le Hollandais Eykman, attaché à un hôpital de Batavia, remarqua que des poules qui y étaient élevées se trouvaient parfois atteintes d'une maladie singulière, à allure épidémique, rappelant par certains symptômes le béribéri humain qui sévissait alors avec une certaine intensité dans l'île de Java et y faisait des victimes par milliers. Qu'avaient ces poules ? Eykman surveilla leur alimentation, et constata que n'étaient malades que celles que l'on nourrissait avec du riz décortiqué, résidu de l'alimentation du personnel de l'hôpital. Les autres qui se nourrissaient de riz brut, non [1].

[1] Le riz décortiqué, ou riz poli, ou riz glacé, ou riz blanc, c'est un riz passé entre deux plaques tournantes qui l'ont débarrassé de son péricarpe ou cuticule rouge ; on l'a poli ensuite par rotation dans des cylindres chauffés, de sorte qu'il

Eykman expérimenta sur d'autres poules, sur des pigeons. Nourris de riz brut, ces oiseaux se portaient très bien. Les mettait-on au riz décortiqué, ils étaient bientôt atteints d'une polynévrite identique à celle du béribéri de l'homme ; mais dès que l'on revenait au riz brut, ils guérissaient.

Eykman remarqua aussi, dans la marine japonaise, que les marins n'étaient pas tous atteints du béribéri, qu'échappaient au mal (alors regardé comme épidémique et contagieux) ceux précisément qui se nourrissaient de riz brut ou riz total. Quant aux autres, qui se nourrissaient exclusivement de riz décortiqué, dès que l'on substituait le riz brut à l'autre, ou simplement dès que l'on ajoutait à la ration de riz décortiqué une quantité minime de son de riz, c'était la guérison rapide.

Ce qui était en cause ici, ce n'était certainement pas la valeur alimentaire, la valeur énergétique, dynamogène du son de riz, du péricarpe du riz ; car elle est très faible. C'est donc qu'il y a, dans ce péricarpe du riz, une substance X, insoupçonnée jusque-là...

De même, on avait remarqué que le scorbut qui sévit sur les marins dans les voyages au long cours est dû à la nourriture, exclusivement composée de viandes conservées, salées, de légumes secs, de biscuits, et qu'il suffit, pour éviter le mal ou pour en guérir, d'adjoindre au régime des légumes frais, du jus de citron, des fruits... C'est donc qu'il y a, dans ces légumes frais, dans ces fruits crus, une substance X que la dessiccation, la conservation ont détruite dans les vivres des navires.

On expérimente sur des lapins : on les nourrit de légumes (betteraves, herbe, choux) stérilisés : assez vite se développe un syndrome de scorbut ; l'adjonction de quelques végétaux « vivants » ramène l'état normal. C'est donc que la stérilisation a détruit une substance X antiscorbutique.

Même expérience, non pas provoquée sans doute, mais subie, chez nos nourrissons. Depuis que l'allaitement artificiel s'effectue au moyen de lait pasteurisé ou stérilisé, on a vu, dans nos contrées, se multiplier les cas de scorbut infantile, ou maladie de Barlow (qui d'ailleurs guérit facilement par l'administration de suc de raisin ou de jus de citron).

Quelle est cette substance, — ou ces substances, — que les aliments perdent par la dessiccation prolongée, par le vieillissement, par la décortication, par la stérilisation ?

Jusque-là on croyait que, pour permettre aux mammifères supérieurs de croître et de vivre, il suffisait de leur administrer, sous une forme convenable et en quantité suffisante, les quatre groupes classiques de substances alimentaires : sels, hydrates de carbone, graisses, matières albuminoïdes.

n'en subsiste que les éléments amylacés. C'est celui qui sert à l'alimentation, en Occident comme en Orient. Si l'on ne se nourrissait absolument pas d'autre chose, si l'on ne demandait pas à d'autres aliments ce qui lui manque, la conséquence serait fatale, comme on va voir.

A ces quatre groupes il en faut donc ajouter un cinquième : comment va-t-on dénommer cet X ?

On savait que le pouvoir constructif des albuminoïdes, qui ont pour fonction de remplacer les tissus usés chez l'homme et de les agrandir chez l'enfant, — qui sont les maçons de l'organisme, — est dû à certaines substances appelées *acides aminés,* dont les plus connues sont la lysine et la tryptophane : substances qui, en s'assimilant en proportions diverses et convenables, forment l'architecture complexe des tissus albuminoïdes de l'homme et des animaux (de même que les pièces d'un jeu de construction enfantin permettent de réaliser plusieurs constructions différentes).

C'est de cette dénomination « acides aminés, » « amines, » que Casimir Funk, de New-York, a forgé, en 1911, son mot *Vitamines,* ou amines de la vie, indispensables à la vie. Le mot n'est peut-être pas justifié ; il préjuge la question, qui est de savoir si ces « vitamines » sont vraiment des amines[1]. Mais il est resté ; et ce n'est pas le premier exemple de terme scientifique mal formé ou mal choisi qui fait fortune ensuite. Et l'on a donné le nom générique d'*avitaminoses* aux diverses maladies dont on a vu ou cru voir la cause dans un manque de vitamines : « maladies par déficience » de certains aliments, comme on dit maintenant, ou, comme on dit mieux encore ou du moins d'une manière plus française et moins barbarement néologique, *maladies par carence :* béribéri, scorbut, maladie de Barlow, certains accidents oculaires (xérophtalmie), pellagre, rachitisme, les accidents connus sous le nom de pieds des tranchées (dits pieds gelés, laquelle « congélation » se manifestait aussi bien au mois d'août qu'au mois de décembre), etc. — « Beaucoup de médecins cédant à une tendance vieille comme le monde, écrit Ch. Nordmann, ont eu même une propension à ranger parmi les avitaminoses une foule de malaises dont on n'apercevait pas la cause. Une hypothèse nouvelle et vague est toujours un bouche-trou bien commode pour obturer les discontinuités de nos connaissances. »

III. — D'où viennent les vitamines ? Elles ne viennent pas des animaux. Elles ne peuvent pas être créées par les animaux eux-mêmes qui en ont besoin. Elles n'existent dans le lait qu'autant qu'elles sont présentes dans la nourriture de la mère, ce qui est par conséquent une grave question, soit au temps de la grossesse, soit pendant l'allaitement : les paysans savent que les veaux venus à la belle saison ont la croissance plus régulière et plus rapide que les veaux venus en hiver, alors que la mère ne se nourrit que d'herbes sèches. Les

[1] C'est pourquoi deux physiologistes américains, Mac Collum et Davis, ont proposé, dès 1915, de substituer à ce nom de vitamines l'expression : *facteurs accessoires de la croissance et de l'équilibre :* dénomination qui assurément ne pouvait pas compter sur un succès d'enthousiasme, d'autant qu'elle n'est pas exacte : les vitamines ne sont pas accessoires, mais absolument indispensables au développement de l'organisme et au maintien de l'équilibre vital. Un autre, R. Thiébaut, a proposé la dénomination, moins inexacte, mais non point plus élégante, de *facteurs complémentaires* de la croissance et de l'équilibre.

animaux doivent chercher leurs vitamines chez les végétaux. Car les végétaux ont leurs vitamines aussi. Il n'y a pas de vie, végétale ni animale, sans vitamines. Des expériences récentes ont établi qu'il existe pour les plantes comme pour les animaux des substances qui, même à faible dose, stimulent vigoureusement leur croissance et qui semblent être voisines de la vitamine de Funk, sinon identiques. On les a appelées des *auximones*, ce qui ne change rien à l'affaire.

Mais ces vitamines végétales, d'où viennent-elles ? d'où les végétaux les tirent-ils ? Peut-être sont-elles produites par les bactéries du sol, qui, comme on sait, vivent en symbiose avec les plantes, collaborent dans le sol à la nutrition des plantes. Du moins, c'est ainsi que se présentent les choses, jusqu'à plus ample informé. Ce qui est curieux, c'est que, même chez l'animal, la bactérie semble produire des vitamines : ainsi l'on a vu des lapins, avitaminés par la cuisson des aliments, reprendre le dessus dès qu'ils avalent leurs propres crottes, lesquelles sont bacillifères. Mais, objecterez-vous, ces bactéries sortent bien du corps du lapin : pourquoi n'y ont-elles pas produit leurs vitamines, et pourquoi faut-il que le lapin les réingurgite sous cette forme excrémentielle ? Oui, c'est dans l'intestin du lapin qu'elles se sont formées ; mais, pour que la vitamine sorte son effet, il faut qu'elle ait été absorbée, et que la digestion stomacale l'ait rendue assimilable.

Naturellement, on a essayé d'isoler la précieuse substance. Après bien des tentatives, plus ou moins fructueuses, de chimistes américains ou japonais, Funk est arrivé, en 1911, à quelque chose de plus positif. Partant de 54 kgr. de polissures de riz, il a fini par en extraire, après des traitements fort laborieux, 0 gr. 4 d'une substance cristallisée, fondant à 233° C., qu'il considère comme appartenant à la série des bases pyrimidiques et qui est capable de guérir la polynévrite du pigeon à la dose de 2 centigrammes. Il en a donné la formule : C 17 H 20 Az 2 O 7. Mais cette formule n'a pas été confirmée. Et d'ailleurs les vitamines semblent bien variables à l'infini comme structure et comme qualité. En tous cas, elles renferment un élément métallique. Il semble (H. Violle) qu'on puisse les envisager comme des composés mixtes de substance albuminoïde et de substance minérale, formés d'une sorte de complexes de molécules mi-organiques mi-minérales. La matière albuminoïde serait quelconque, indifférente, banale, dépourvue de toute spécificité. Seule, la matière minérale serait spécifique et différente : différente suivant les espèces animales et végétales, et, dans chacune de ces espèces, suivant les organes dont elle va assurer la nutrition qui ne peut se faire sans elle. Le métal, ce serait le manganèse, le cuivre, le fer, le zinc, des métaux très communs ou très rares, spécifiques de telle ou telle fonction. Mais, en tous cas, matière minérale et matière albuminoïde ne peuvent agir séparément ; il faut l'union de ces deux éléments, véritable symbiose.

On a réparti en 4 classes, désignées par les 4 premières lettres de l'alphabet, cette multitude (entrevue seulement encore) de vitamines : — vitamines A, solubles dans les graisses, très abondantes dans les parties vertes des végétaux, dans le lait, le beurre : nécessaires surtout pour la croissance ; si elles manquent, c'est la xérophtalmie qui vous guette (atrophie de la conjonctive et opacité de la cornée) ; — vitamines B, solubles dans l'eau, abondantes dans la levure de brasserie, le jaune d'œuf, le cœur de bœuf, le lait frais, la viande fraîche, le poisson, les haricots, les pois, les céréales : antineuritiques ; — vitamines C, solubles également dans l'eau, abondantes dans les légumes frais, les fruits frais, le lait frais, la viande crue, les céréales en germination (pauvres dans les céréales sèches, les légumes et fruits desséchés, le lard de porc) : antiscorbutiques ; — vitamines D (huile de foie de morue), antirachitiques.

Et déjà voici venir la vitamine X, non encore classée : la vitamine de la fécondité (H. de Varigny, *Revue des Sciences, Débats* des 3 avril et 12 juin 1924). Si elle vous manque, attendez-vous à la stérilité, tout simplement. Elle a été découverte par trois chercheurs américains (de Californie), MM. Evans, Bishop et Sure, qui ont expérimenté sur des rats. Ils ont servi à ces rats une alimentation magnifiquement calculée, riche de tous les éléments nutritifs, y compris les 4 vitamines susdites. Voici le menu : caséine de lait (albuminoïde), amidon de maïs (hydrocarboné), lard (matière grasse), sels minéraux voulus, avec un peu de beurre (vitamine A), de la levure (vitamine B), du jus d'orange (vitamine C), et de l'huile de foie de morue (vitamine D). Jamais un rat n'aurait imaginé pareil menu certainement (un homme non plus, il y a quinze ans). Mais nos rats californiens ne pouvaient que bénir les originaux qui l'imaginaient pour eux : ils se portaient à merveille... Seulement (il y a un seulement) ils ne se multipliaient pas ; et ceci est un phénomène absolument exceptionnel chez les rats. Qu'y avait-il là-dessous... ? Nos expérimentateurs se disent que dans ce beau menu il doit manquer une vitamine, non encore soupçonnée : celle de la fécondité... A tout hasard, à la ration accoutumée ils ajoutent tour à tour diverses substances... Et ils finissent par constater que l'addition d'un peu de laitue, ou bien de riz, même décortiqué, ramène la fécondité... L'expérience a été poursuivie sur quatre générations successives de rats... Donc il y a une vitamine X : nul ne l'a vue encore, mais elle se révèle par ses fruits.

Nos Américains ne se sont pas arrêtés en si beau chemin. Et ils ont bien fait. Car, s'il suffisait, pour arrêter toute fécondité, de renoncer à la laitue et au riz, vous voyez d'ici les immorales conséquences que certains en tireraient en pratique. Mais que les moralistes et les négociants en riz se rassurent : la laitue et le riz n'ont pas le monopole de la vitamine X. Elle a été constatée aussi dans le maïs, l'avoine, le trèfle, les jeunes plants de pois, le jaune

d'œuf, la viande cuite (et probablement encore en beaucoup d'autres aliments sur lesquels on n'a pas eu le temps encore d'expérimenter) : on peut même l'extraire de ces substances au moyen de l'alcool et de l'éther ; et l'extrait ajouté au « menu purifié » qui stérilise les rats, leur rend la fécondité... Et comme *nil sub sole novum*, voici qu'on nous dit qu'en Orient, dans cet immuable Orient où les usages sont des traditions multimillénaires, le riz jouit d'une réelle réputation comme agent favorable à la fécondité : les invités aux noces jettent du riz sur les jeunes mariés, cuidant par là leur assurer une postérité.

IV. — C'est une science à peine naissante que celle des vitamines ; et il reste beaucoup à faire pour tirer au clair les problèmes posés. Mais dès maintenant, c'est une découverte qui établit la vanité et le péril de certains préjugés dont s'était encombrée l'hygiène moderne. Sur la foi de théories simplistes venues d'outre-Rhin et qui s'imposaient par leur apparente rigueur scientifique, on s'était imaginé que les aliments, les quatre éléments classiques de l'alimentation (sels, hydrates de carbone, graisses, albuminoïdes) ne valent que par leur valeur thermogène ; et l'on avait formulé ce fameux principe de l'isodynamie, qui conduisait à substituer n'importe quel aliment à n'importe quel autre, pourvu que la quantité utilisée dégageât théoriquement le même nombre de calories. De là nous était venue la notion inquiétante de l'alcool-aliment. De là, la manie de se préoccuper beaucoup plus de la valeur thermique des aliments que de leurs qualités plastiques, la manie surtout de les purifier, et, pour plus de sûreté, de les constituer de toutes pièces à l'aide de produits chimiques. Ce fut le triomphe des inventeurs de ces étonnantes mixtures que jadis, il n'y a pas très longtemps, sous le nom de laits artificiels, de poudres de caséine, etc., on ingurgitait aux petits enfants. C'était le temps où il se trouvait des gens (et il s'en trouve encore) pour prendre au sérieux le mot de Berthelot affirmant que l'homme un jour se sustentera de pilules de carbone et d'azote. Il y a longtemps pourtant que de grands maîtres du siècle précédent, Boussingault, J.-B. Dumas, Liebig avaient montré que l'organisme animal ne peut assimiler à ses tissus que les substances au préalable « vitalisées » par leur passage dans les végétaux (et dans les animaux, pour les carnivores). Mais on oubliait tout cela.

Et certains physiologistes étaient même allés jusqu'à penser que l'on pourrait supprimer entièrement toute alimentation et y substituer une certaine quantité de chaleur fournie directement à l'organisme par des procédés physiques, par exemple au moyen de courants électriques de haute fréquence !

Au point de vue pratique, c'est aux médecins et aux hygiénistes à tirer de tout ceci les conclusions voulues. Pour la généralité, l'avitaminose n'est guère à craindre.

Elle est à redouter pour le jeune enfant dont le menu est peu varié, peu étendu : l'abus du lait pasteurisé a fait bien des ravages. Autant que possible, allaitement au sein ; et le prolonger le plus qu'il se pourra ; quand il faut recourir au biberon, si l'on est parfaitement sûr de la vache, donner le lait cru ; sinon, le donner stérilisé, mais en y ajoutant les vitamines que la haute température a pu détruire (quelques cuillerées, par exemple, de jus d'orange, de jus de citron, etc.).

L'avitaminose est à redouter aussi pour les agglomérations soumises par discipline ou par nécessité à un régime limité, sans variété, où dominent les aliments de conserve et les préparations de farine trop pure, réduite à son amidon et dépouillée de toutes les vitamines de sa cuticule [1].

Mais pour l'ensemble de notre population, en temps normal, vivant de mets variés, la question ne se pose guère. Le pain est défectueux, trop blanc, fait de farine trop hautement blutée ; mais les légumes frais font la contre-partie. La viande de conserve serait à éviter ; mais si on l'absorbe avec du bon pain complet et des légumes frais, il n'y a pas de danger. Les légumes secs sont pauvres en vitamines ; mais elles sont abondantes dans le lait (le vrai..., pas l'écrémé), dans le beurre (le loyal..., pas la margarine). On se tire toujours d'affaire. L'essentiel est de savoir qu'un danger existe, mais qu'il ne faut pas en avoir trop peur. Le pire des microbes, c'est sûrement la peur du microbe.

N'avoir pas trop peur de ce qu'on appelle les « impuretés » en matière d'alimentation. Elles ont leur raison d'être providentielle. D'abord c'est nous qui les baptisons « impuretés » : de quel droit ? Elles ne répondent pas au concept abstrait, pseudo-scientifique, que nous avons érigé *ne varietur* de telle ou telle substance alimentaire ; et après ? Souvent c'est à cause de leur petite quantité que tels corps ont été considérés comme des « impuretés » accidentelles. Or il se trouve qu'en réalité ils jouent dans le chimisme vital un rôle prépondérant. On a reconnu que des infiniment petits chimiques, comme les diastases, sont les agents efficaces des actes les plus fondamentaux de l'évolution de la matière organisée.

Sous prétexte de tuer les microbes, ne pas prolonger outre mesure la cuisson ou l'ébullition. A une température très élevée, les microbes disparaissent ; mais les vitamines aussi. Elles ne disparaissent pas toutes : il y en a qui résistent à 120°, les vitamines A, les plus résistantes de toutes. Pour beaucoup, les conditions habituelles de la cuisson en laissent subsister 50 %. Beaucoup sont détruites par la cuisson à l'air libre, mais non plus si celle-ci a lieu en vase clos. Très élevée, mais de courte durée, la chaleur est peu nocive ; moins élevée, mais très prolongée, elle devient néfaste.

[1] Déjà en 1833 Magendie, nourrissant des chiens exclusivement de pain blanc, constatait qu'ils mouraient vers le 50e jour.

Il y a, en tous ces phénomènes, des bizarreries que l'on ne peut que constater, sans chercher à en rendre compte : par exemple, le chauffage à 120° détruit 40 o/o des vitamines du haricot et seulement 5 à 10 o/o de celles de la carotte. Mais, même quand elles ont été longtemps chauffées, la disparition des vitamines n'est pas complète ; seulement, ce qu'il en reste s'atténue petit à petit sous l'influence du vieillissement : c'est le cas du lait sec ou condensé, transporté au loin, accumulé en magasin, parfois consommé au bout de quelques années seulement. Aussi un médecin a-t-il demandé l'apposition, sur l'étiquette, de la date de la fabrication, comme cela se fait pour les sérums : ainsi seraient réservés aux nourrissons les laits les plus récents.

Cette étude des phénomènes de la cuisson a déjà amené à faire nombre de constatations curieuses, qui sans doute un jour prochain iront enrichir nos Manuels de la parfaite cuisinière. Ainsi, dans beaucoup de cuisines, on ajoute aux légumes du carbonate de soude. Détestable ! Sans doute, cela active l'ébullition ; il y a une légère économie de temps et de combustible. Oui ; mais dans ce milieu alcalin, les vitamines sont détruites ! Les alcalins, surtout à chaud, sont la mort des vitamines.

Par exemple encore, dans les légumineuses telles que pois, haricots, lentilles, etc., c'est la cuticule, l'enveloppe, l'écorce, qui est le lieu de prédilection des vitamines B (les anti-béribériques) : les faire cuire donc entières, en graines, c.-à-d. « cortiquées, » et non point « décortiquées » comme l'usage s'en est malheureusement répandu.

Une particularité de la pomme de terre. Dans sa masse, elle ne contient guère que des réserves d'amidon. Les vitamines, chez elle, résident seulement dans la mince couche superficielle située immédiatement sous la peau : si vous la pelez encore crue, le couteau inévitablement enlève cette région vivante. Alors, quoi ? Alors c'est bien simple : il faut toujours cuire la pomme de terre sans l'avoir épluchée ; une fois cuite, vous la débarrassez aisément de sa mince pelure, et ainsi toutes les vitamines sont respectées. Mes chers confrères, avis à transmettre à vos cuisinières ; et s'il arrive qu'elles soient entêtées, réfractaires aux nouveautés médicales, qu'elles n'aiment point les choses d'aspect si scientifique, qu'elles n'entendent rien aux vitamines, faites-leur confiance quand même, et laissez-les continuer, avec leurs bonnes vieilles méthodes si variées, à vous préparer une cuisine vitaminée sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose, ce qui sans doute est encore la meilleure des vitaminations.

Cette question de la cuisson a mis en mouvement de très gros personnages. Ainsi, l'an dernier, l'éminent professeur Charles Richet, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine, faisait dans le *Figaro* campagne pour le retour à l'alimentation crue. Il ne mettait pas en cause seulement la destruction des vitamines par la cuisson, puisqu'elles ne sont pas toujours détruites toutes et que dès lors il n'est pas certain que la nocivité d'une alimentation cuite s'explique uniquement par destruction des vitamines : « La dislocation des albumines naturelles par la cuisson, dit-il, joue un rôle au moins aussi important que l'absence de vitamines. » En tous cas, les vitamines y sont pour quelque chose. Voici l'argumentation de M. Richet pour le retour aux aliments crus :

... L'homme appartient au règne animal. C'est un animal, quelquefois intelligent, je le veux bien, mais c'est un animal tout de même. Par conséquent, pour son alimentation, il doit se comporter comme un animal...

Notre alimentation normale ne doit pas différer essentiellement de ce qu'elle a été pendant des milliers de siècles pour tous nos prédécesseurs (animaux). Nous n'avons pas le droit, nous les derniers venus de la création, de bouleverser les vieux aliments. Ce serait folie que d'imaginer quelque chose de nouveau, et d'inventer une alimentation *anormale*, sans tenir compte du passé, qui nous a marqués de son sceau ineffaçable.

Et alors, tout de suite, apparaît une formidable différence entre notre alimentation présente et celle de nos humbles aïeux. Ils ne connaissaient pas le feu ; ils ne faisaient pas cuire leurs aliments, tandis que nous...

Personne ne peut dire encore à quel moment de son histoire l'homme a découvert le feu... Dans les plus vieilles sépultures égyptiennes, qui datent de dix ou douze mille ans, on trouve des preuves certaines que l'homme connaissait déjà le feu. Admettons, presque au hasard, que depuis vingt mille ans les hommes connaissaient le feu. Vingt mille ans ! ce n'est rien à côté des 200 millions d'années pendant lesquelles des formes animales diverses se sont succédé sur notre chétive planète. Le rapport de 20.000 à 200 000.000 est de 1 à 10.000. C'est comme si, pendant 10.000 jours, c.-à-d. 30 ans, l'aliment des animaux n'avait pas été cuit, et que l'alimentation cuite ait duré un jour.

Un jour de cuisine cuite, et trente ans d'alimentation crue. La disproportion est énorme.

Donc, faire usage d'aliments cuits, c'est vivre en contradiction avec notre organisme normal.

... Mais à vrai dire, ce sont là des vues de l'esprit. Si intéressantes qu'elles puissent être, elles ne comptent pas si elles ne sont pas sanctionnées par l'expérience.

Eh bien ! l'expérience, l'expérience qui est la grande souveraine, a prononcé. Elle est décisive.

J'ai nourri deux groupes de chiens, les uns avec de la viande crue seule, les autres avec de la viande cuite seule. Les résultats ont été éclatants.

Les chiens nourris à la viande crue seule, au bout de trois semaines, un mois, trois mois, six mois, restaient dans un état de santé merveilleux...

Les chiens nourris à la viande cuite, au bout de quinze à vingt jours, commencent à dépérir... Au bout d'un mois et demi, ils sont *tous morts*.

... J'ai répété cette expérience si souvent, qu'elle entraîne la certitude absolue. Les chiens nourris à la viande cuite seule *meurent tous, sans aucune exception, en moins de deux mois*. Les chiens nourris à la viande crue sont tous dans un état de santé admirable qu'aucune autre alimentation ne peut donner...

D'où conclusion : L'alimentation normale, c'est « celle qui n'a pas altéré par la cuisson nos aliments naturels, c.-à-d. qui est conforme à notre ancestrale organisation »...

Une autre question encore que soulève la découverte des vitamines, c'est la question des régimes. Sous prétexte de régimes, ou soumet les malades

à une alimentation absolument carencée. Et c'est d'autant plus fâcheux que les malades, surtout quand c'est de l'estomac ou de l'intestin qu'ils souffrent, sont volontiers des phobiques, des neurasthéniques, des déprimés, tout disposés à exagérer encore la rigueur du régime indiqué. On s'est appliqué, dans l'ordonnance, non seulement à supprimer les crudités, à ordonner des biscottes au lieu de pain, mais on a augmenté les chances de carence en prescrivant un régime hydrocarboné. Le malade, croyant bien faire, recherche les farines les plus raffinées. Il est d'ailleurs encouragé dans cette voie par l'amélioration souvent très marquée qu'il ressent pendant la première phase de ce régime. Mais, passé cette phase, qui est la période de désintoxication, les accidents se produisent, si le malade n'élargit pas son régime. Il y a longtemps que l'on a remarqué qu'en fait de régimes les grands médecins se montrent beaucoup moins rigides, moins exclusifs, moins pharisaïques que d'autres. Le médecin qui établit un régime de dyspeptique doit ne pas perdre de vue la notion de carence alimentaire, dit le Dr Houlbert dans son remarquable traité *La question des vitamines* (auteur déjà, précédemment, d'une fort bonne thèse de doctorat, *Contribution à l'étude des vitamines*, Paris, Louis Arnette). Il cite en exemple deux dames souffrant de l'estomac depuis très longtemps et soumises à un régime très sévère : aucune crudité, pas de fruits, pas de hors-d'œuvre, nourriture à base de légumes décortiqués en purée, de farine et de pâtes alimentaires, de riz, de lait stérilisé, de viandes très cuites, de biscottes au lieu de pain... Résultat : lassitude extrême, douleurs vagues des membres et dans le dos, inappétence, symptômes vagues rappelant ceux de la neurasthénie, gencives douloureuses, légèrement fongueuses et saignant facilement... Symptômes scorbutiques dus au manque d'aliments frais, a diagnostiqué le Dr Houlbert. Il a conseillé un régime alimentaire moins rigoureux : lait cru, œufs crus, fruits crus, tels que poires, bananes, oranges. Au bout de quelque temps, les forces étaient plus grandes, les douleurs avaient disparu, les gencives avaient repris leur aspect normal, et l'état moral des deux malades s'était fortement amélioré sans que les troubles digestifs aient reparu.

Evidemment l'industrie devait intervenir et se mettre à confectionner des vitamines artificielles : que l'on arrive à fabriquer des substances dont il suffira d'ajouter une pincée aux aliments, comme on y ajoute du poivre ou du sel, la question sera du coup simplifiée ; les fabricants de conserves s'adonneront aussi à la fabrication des vitamines, et leur commerce ne fera qu'y gagner... Mais, au jugement des savants d'Angleterre comme de France, toutes expériences faites, ces préparations industrielles sont « toutes fort médiocres, et insuffisantes... Le mieux est de se méfier... La seule vraie façon d'absorber les vitamines nécessaires, c'est d'user de lait, de beurre, de légumes verts, et de fruits. L'art n'arrive pas à remplacer la nature, jusqu'ici du moins, et les aliments naturels, frais et variés, restent indispensables à la santé. Il ne faut pas abandonner les conserves, mais les corriger par l'utilisation d'aliments vitaminés » (H. de Varigny). Et puis, somme toute, — c'est la conclusion générale du Dr Laumonier :

> Revenir à une alimentation moins artificielle, renoncer autant que possible aux aliments stérilisés, surtout chez les enfants, et aux conserves vieillies, et associer toujours, comme autrefois, les fruits frais et les crudités aux mets trop raffinés que réclame notre gourmandise.

V. — M. Moureu, de l'Académie des Sciences, en deux articles de la *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet et 1er août : *Maurice Barrès et la recherche scientifique*, a repris cette croisade en faveur de nos laboratoires qui fut une des grandes pensées du Barrès d'après-guerre. Importance fondamentale de la science pour l'avenir des Etats comme pour la vie matérielle et morale des individus :

> Il est juste, équitable, utile, disait Barrès dans son exposé parlementaire du 11 juin 1920, que l'on s'occupe de la reconstruction agricole, commerciale, industrielle. Mais, à l'origine de toutes ces réalisations, il y a toujours une pensée issue des laboratoires, et le premier travail que nous devons faire, à mon avis, c'est de favoriser la fabrication de la pensée. Assurons à la France une grande puissance scientifique. Fournissons aux sciences, selon le vœu des savants et d'après un plan d'ensemble, du matériel et du personnel, une organisation... [1]
>
> Nous n'aurons vraiment de grands résultats agricoles, industriels, commerciaux, que si nous procédons à une refonte de la haute culture... Je défends l'église de village au même titre que le Collège de France... Où la civilisation est-elle défendue aujourd'hui ? Dans les conseils d'administration ? Je ne suis pas de ceux qui le croient. Elle est défendue dans les laboratoires et les églises...
>
> Si nous devons mettre une plaque de marbre dans la petite maison d'école de Nogent-sur-Aube où le 4 septembre 1914, à six heures du soir, il fut décidé qu'on se battrait sur la Marne, — si nous pouvons poser dans nos couloirs une inscription qui célèbre la grande journée de l'Union sacrée qui, pour les heures décisives de la mobilisation, décréta et réalisa l'entente absolue de toutes les âmes françaises, je demande que l'on inscrive dans les laboratoires de recherches les services éminents que les savants ont rendus à la patrie en danger. Honneur au labeur génial de ces hommes effacés, dont l'esprit nous permit de vaincre !...

Il y eut alors ce qu'il a appelé « le miracle des laboratoires de France, » au même sens que nous disons « le miracle de la Marne » ou « le miracle de l'Union sacrée. » Notre « rétablissement militaire » sur la Marne fût demeuré vain s'il n'eût été suivi de notre « rétablissement industriel, » urgent

[1] C'est en se basant sur des considérants analogues que la plus puissante association ouvrière du monde, la Fédération américaine du Travail, réunie en Congrès en juin 1919, faisait transmettre au Président des Etats-Unis, au Président du Sénat et au Président de la Chambre des représentants une résolution déclarant :

« Qu'il est d'un intérêt majeur pour le bien-être de la nation d'aborder une large progression de recherches scientifiques et techniques ; que le Gouvernement fédéral doit employer tous les moyens en son pouvoir pour assurer la réalisation de ce programme ; que l'intervention directe du Gouvernement, dans l'accomplissement de ces recherches, doit tendre à en accroître l'étendue et l'importance au moyen de subventions généreuses. »

après l'invasion et la dévastation de la Belgique et de nos régions du Nord. Toutes nos productions durent être, du jour au lendemain, triplées, décuplées, centuplées, avec un effectif de techniciens bien inférieur en nombre à celui dont disposait l'Allemagne. Il fallut improviser les appareils protecteurs contre la guerre des gaz, les appareils ensuite fabricateurs de gaz qui nous permissent de riposter par l'offensive. Il fallut inventer un acier exceptionnel pour nos avions militaires, pour nos chars d'assaut. Même les sciences qu'on eût le moins songé à « mobiliser » furent appelées à soutenir l'effort de nos soldats : par exemple, la météorologie, que l'on s'imagine volontiers sur les cimes et dans les nuages ; — l'acoustique, qui permit, par l'observation du son, de repérer la position des canons ; — la photographie, qui, sous la forme dite « aérienne, » procurait des indications précieuses sur les zones fortifiées. L'ennemi copiait nos divers appareils électriques, nous le savions : aussi, dès qu'un de ces appareils était tombé entre ses mains, nous mettions en service un modèle plus perfectionné, ce qui nous assurait une avance de six mois en moyenne.

Un glorieux soldat, le colonel Fabry, faisait naguère applaudir à la tribune du Parlement cette phrase demeurée fameuse : — « De bons laboratoires valent des divisions ; de grands chimistes valent de grands généraux. »

Ce que la science a fait pendant la guerre, il faut qu'elle le continue pendant la paix. Une des forces de l'Allemagne, c'est qu'elle a toujours vu, dans l'union de la science et de l'industrie, la plus féconde source de prospérité : chez elle, il y a toujours eu relations étroites entre savants et industriels, tandis que chez nous, avant la guerre, une véritable cloison étanche séparait ceux-ci de ceux-là, les savants « purs » (savants universitaires). Il ne faut pas distinguer science pure et science industrielle. Il n'y a qu'une science, parce qu'il n'y a qu'une nature : — « Il n'y a qu'une science, dit Lippmann, laquelle n'est ni professorale, ni industrielle, ni civile, ni militaire... La science expérimentale est l'art de manier méthodiquement les forces de la nature. »

C'est de découvertes scientifiques effectuées dans des laboratoires de recherches que sont sortis tous les progrès accomplis dans l'ordre matériel depuis un siècle. Toute découverte de phénomène nouveau ou de loi nouvelle dans le monde matériel où nous vivons est sûre de trouver, plus ou moins proche, son utilisation. Le plus souvent, d'ailleurs, l'application finale n'est que l'aboutissement d'une longue série de découvertes, celles-ci constituant les anneaux étroitement solidaires d'une même chaîne, quoiqu'il n'y ait souvent, entre le point de départ et l'arrivée, aucune liaison apparente.

Pasteur, par exemple, à vingt-cinq ans, obscur préparateur de chimie à l'Ecole Normale, observe que les cristaux d'acide tartrique tournent le plan de la lumière polarisée, tandis que les cristaux d'acide paratartrique demeurent indifférents ; il veut savoir pourquoi, et découvre, sur les premiers, des facettes hémiédriques qui jusque-là ont échappé à tout le monde. Voilà bien un type de découverte qui est de « pure » science, sans ombre de répercussion possible sur le domaine de la pratique... C'est pourtant de là, par une série d'expériences admirablement enchaînées, qu'est sortie toute l'œuvre pasteurienne. Imaginez, dit M. Moureu, quelque oracle lui murmurant à l'oreille, le jour où il fit cette découverte : — « Continue, jeune homme, continue, observe, expérimente, poursuis ta route, tu feras de grandes choses, tu ouvriras des horizons nouveaux à la chimie et à la biologie, tu féconderas l'agriculture et l'industrie, tes découvertes guériront la rage et la diphtérie, tu seras le plus grand médecin et le plus grand hygiéniste de tous les temps... » [1]

Œrsted, professeur à l'Université de Copenhague, découvre, au printemps de 1820, un lien, jusque-là totalement insoupçonné, entre les phénomènes électriques et ceux de l'aiguille aimantée. Phénomène curieux, rien de plus. Œrsted ne va pas plus loin, ne découvre aucune loi simple pour prévoir la grandeur ni même le sens de l'action exercée par le courant sur l'aiguille aimantée... Mais voici que sa trouvaille est annoncée à l'Académie des Sciences de Paris le 11 septembre de cette même année 1820 : Ampère s'en empare, apporte, sept jours après (18 sept.), son premier Mémoire, où il montre l'action réciproque de deux fils traversés par des courants, sans l'intervention d'aucun aimant. De semaine en semaine, ses communications se succèdent, 25 sept., 9, 16, 30 octobre, 6 novembre : l'électro-aimant est inventé... De là, et des études ensuite de Faraday sur l'induction, dérivera la série, jamais épuisée, des merveilleuses applications de l'électricité : éclairage, télégraphe, téléphone, dynamos, transport de la force à distance, etc. [2].

[1] Sur Pasteur, voir sa *Vie* par Vallery-Radot, 20 f., Hachette ; — *L'Œuvre de Pasteur*, par Ch. Richet (recensée *Ami* 1924, p. 366), Alcan ; — le bref *Pasteur* de M. Verdunoy, Dijon, éditions Lumière ; — l'excellent travail de vulgarisation scientifique de X. de Préville, Paris, Tolra.

[2] On a parlé longuement ici jadis (*Ami* 1909, p. 422-430) d'Ampère, surtout de sa vie religieuse et morale, qui fut si douloureuse et qui est pour nous si riche de leçons (surtout d'après le beau livre de Valson, mort doyen de la Faculté libre des Sciences de Lyon, *La Vie et les travaux d'A.-M. Ampère,* Lyon, Vitte). Cet hiver même vient de nous apporter, sur le savant et l'homme, un travail exquis (donné dans la *Revue des Deux Mondes* au printemps de 1924), **Le grand Ampère** *d'après des documents inédits*, par Louis de Launay, de l'Acad. des Sciences, in-8 écu de xv-280 p., 7 planches hors texte, 12 f., Paris, Perrin.

M. de Launay écrit « le grand Ampère, » pour le distinguer de son père (victime, le 23 novembre 1793, de la Terreur lyonnaise) et de son fils, qui a connu en littérature un certain renom, de tout à fait second ordre, mais qui laissera dans la postérité moins de traces certainement que Thomas Corneille ou Louis Racine.

S'il nous fallait choisir, dit M. de Launay, les trois noms qui méritent le plus de ressortir en lumière par la portée théorique et pratique de leurs découvertes, nous serions amenés, je crois, à citer Lavoisier, Ampère et Pasteur. Mais ce n'est pas à l'œuvre scientifique qu'il s'attache le plus dans ce volume. C'est surtout à l'âme du savant, âme attachante s'il en fut, transparente comme un cristal, qui nous attire par sa modestie, sa simplicité presque enfantine, son désintéressement, son ardeur généreuse pour toutes les nobles causes, ses élans de foi. Ah ! comme il fut tout le contraire du légendaire savant en *us*, de l'orgueil olympien d'un Gœthe ou d'un Hugo ! Que de fois même on est tenté de le trouver par trop simple, trop prompt à se laisser duper, trop inexpérimenté

Henri Becquerel, il y a trente ans, sur la suggestion d'Henri Poincaré, recherche si l'uranium, matière phosphorescente, n'émet pas, comme les ampoules à vide de Crookes (découvertes en 1878), ces radiations puissamment pénétrantes que Röntgen venait (1895) de mettre au jour : expérience très simple, qui ne mettait en œuvre qu'une vulgaire plaque photographique entourée de papier noir, mais qui, en montrant (ce que personne ne soupçonnait) que les radiations cherchées n'ont aucun lien avec la fluorescence, allait aboutir à la découverte de l'un des plus merveilleux phénomènes de la nature, la radio-activité, dont l'étude conduira les Curie, les Rutherford, les Ramsay, les Soddy, les Debierne, etc., à des conquêtes encore à l'état d'enfance, mais déjà si utiles et si pleines d'espérances pour l'avenir de l'humanité.

Lorsque J.-J. Thomson (le plus grand nom, avec Rutherford, de l'école anglaise de radioactivité) montra que des corpuscules d'une extrême ténuité et électrisés négativement, les électrons, étaient des constituants universels de toute matière, il ne se doutait pas que de leur étude sortiraient, notamment, de grands progrès dans la télégraphie et la téléphonie sans fil, la radiologie, etc., et que, grâce à leur utilisation par les physiciens de l'Entente, nos armées auraient toujours, dans ce domaine, l'avantage d'une avance considérable sur l'ennemi.

Dieu, qui nous commande le travail, ne nous révèle pas à l'avance le fruit qu'il se réserve de nous en donner. On voit que, sur ce point, il n'en va pas différemment dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel. Des âmes trop pressées trouvent dur parfois de ne pas cueillir à l'instant les fruits de leur labeur ascétique. On les envoie à l'école des Saints ; elles pourraient s'édifier aussi devant la patience des savants et de nos laboratoires. C'est une des douleurs de la vie spirituelle de ne pas avoir conscience de ses progrès ; c'est une des douleurs de la vie apostolique de ne pas mesurer ses succès. Cette douleur, bien des savants l'ont connue, et bien plus durement encore que nous peut-être. Car nous, nous savons fermement, par la foi, que rien ne se perd du plus minime de nos efforts : certitude qui n'est pas accordée au labeur scientifique. Le savant cependant garde indomptable son espérance en la réussite future. Sur ce point encore, les enfants de lumière peuvent apprendre quelque chose auprès des enfants du siècle.

C'est cette leçon d'expérience et de patience qui se dégage, avec une force merveilleuse, de l'**Histoire des Sciences en France** dont le tome I vient de paraître dans l'*Histoire de la Nation française* de M. Hanotaux. Sur le dessein de la vaste entreprise de M. Hanotaux, voir *Ami* 1920, p. 653-5. Ont paru déjà : l'*Introduction générale*, la *Géographie humaine de la France*, l'*Histoire religieuse*, les deux premiers volumes de l'*Histoire politique*, l'*Histoire des Lettres* (en 2 vol.), l'*Histoire des Arts*.

L'*Histoire des Sciences en France* sera en 2 vol. Le second sera donné aux Sciences naturelles et à la Médecine, avec, comme conclusion, une Histoire de la Philosophie scientifique. Le premier (in-4° de xx-620 p., 12 hors texte en couleurs, nombreuses Illustrations en noir, 50 f. ; Paris, Plon) nous donne l'histoire 1° des *Mathématiques*, de la *Mécanique* et de l'*Astronomie*, par M. Andoyer, de l'Académie des Sciences, et M. Pierre Humbert, prof. à l'Université de Montpellier, 2° de la *Physique*, par M. Ch. Fabry, prof. à la Sorbonne, 3° de la *Chimie*, par M. Albert Colson, prof. à l'Ecole Polytechnique. En tête, une magnifique Introduction (p. xx), par M. Emile Picard, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences[1].

Ce sont des maîtres, des spécialistes qui ont écrit ces pages. Ils les ont faites, autant que claires et précises, entraînantes et débordantes d'enthousiasme. On croyait ne les aborder (comme il arrive pour d'autres œuvres similaires) qu'à la manière d'un Dictionnaire que l'on ouvre à l'occasion, mais dont on se garde d'entreprendre une lecture suivie. Ici, tout se lit, tout se tient, tout s'enchaîne. C'est un incomparable tableau, dont tous les traits s'éclairent les uns par les autres. C'est une grande chose que la science ainsi exposée, et aussi belle que grande. La science, aux mains des primaires, est un divorce perpétuel avec l'esthétique (comme avec la religion). Un peu de science éloigne du Beau comme de Dieu ; beaucoup de science ramène à l'un et à l'autre. — Et pour revenir à ce point de vue pratique qui était celui du grand esthète Barrès dans sa croisade en faveur des laboratoires, oyez ces réflexions du professeur Colson :

« Aujourd'hui qu'une fabrication impeccable est parfois démodée en dix ans, qu'un procédé nouveau anéantit tout à coup de puissantes sociétés insuffisamment prévoyantes, *la vie sociale ne peut être régie par des incompétents, ni par des orateurs verbeux*. Pour dominer les conflits résultant d'une incessante mobilité et faciliter l'éclosion de tant de sources de richesses, le législateur moderne, sans être un savant spécialisé, doit du moins connaître la portée des sciences, leurs tendances, leurs points de contact avec la pratique. Ce minimum de philosophie atténuerait du moins l'influence néfaste de commissions comme celle que l'illustre chimiste anglais sir W. Ramsay a stigmatisée en 1916 : elle avait omis dans la désignation des con-

des dures réalités de la vie ! C'est un tableau prodigieusement captivant que vient de nous tracer là M. de Launay.

« Génie candidement amoureux de la vérité, dit-il, de toute vérité, conscient à coup sûr de sa valeur, mais toujours prêt à s'enthousiasmer devant les idées des autres et plus pénétré encore de l'immense inconnu qui enveloppe les pensées des hommes... Ame qui fut merveilleusement douée et profondément malheureuse... »

La souffrance a sa part, une part nécessaire, dans les créations de l'ordre surnaturel ; elle l'a de même dans les créations de l'ordre naturel, dans l'ordre artistique, c'est un axiome reçu de tous, mais pourquoi pas aussi dans l'ordre scientifique? Elle fait s'exalter les facultés du savant comme elle exalte celles de l'artiste. C'est un des sens possibles de la célèbre formule de Pasteur, qui, toujours tourmenté par la fièvre généreuse que donne le souci de soulager les malheurs d'autrui, disait : — « Elle serait bien belle et bien utile à faire, la part du cœur, dans le progrès des sciences. » On verra ici quelle fut cette part dans la vie et les travaux d'Ampère. Et c'est un spectacle dont on ne se détachera pas sans une profonde et salutaire émotion.

[1] Elu membre de l'Académie Française le 27 nov. dernier (né 1856), professeur d'Analyse à la Sorbonne depuis 1886, membre de l'Académie des Sciences en 1889, depuis longtemps au premier rang des mathématiciens d'aujourd'hui, et en même temps l'un des maîtres de la langue, comme en jugeront aisément tous les lecteurs de l'*Introduction* que nous venons de signaler Même dans ses cours d'Analyse à la Sorbonne, on admire comment il sait allier, à l'exposition proprement mathématique, l'esthétique de la parole. Principaux travaux : *Traité d'Analyse ; Théorie des fonctions algébriques ; Réflexions sur la Mécanique ; Le Développement de l'Analyse et ses rapports aux diverses sciences ;* — d'autres œuvres aussi de haute critique scientifique, plus accessibles au grand public : *La Science moderne et son état actuel ; Pascal, mathématicien et physicien ; Mélanges de mathématiques et de physique* (consacrés à des études biographiques : Halphen, Weierstrass, Hermite, Abel, H. Poincaré, Pascal, Bréguet, Fizeau, etc.) ; *Discours et Mélanges* (études sur Duhem, Kelvin, Darboux, Poincaré : la science et l'industrie après la guerre ; les prétentions de la science allemande ; la dépopulation ; l'aviation ; etc.).

trebandes de guerre le lard et les pyrites, dont les Allemands tiraient la glycérine et l'acide indispensables à la fabrication de la poudre de guerre, etc... La décision des commissaires a sans doute coûté plus de vies qu'une grande bataille historique.

« A cet exemple, on pourrait joindre celui de la fonte aciérée. Cette fois encore, comme en 1792, la chimie avait assuré les munitions indispensables à la victoire ; et combien cette victoire eût été plus rapide si la fabrication de la fonte aciérée avait commencé *dès 1910*, année où elle fut réglée ! Notre approvisionnement en projectiles eût été doublé sans grande dépense. Peut-être la victoire de la Marne eût-elle pu mettre fin à la guerre.

« ... La chimie agricole a provoqué une incroyable recrudescence industrielle, car l'agriculture est la plus grande force propulsive de l'industrie... *Si la France savait organiser et défendre les progrès agricoles indiqués par ses savants,* sa prospérité ne le céderait en rien à celle que l'Angleterre doit à l'exploitation des Indes : inhérente à son sol, elle serait même plus solide. »

C'est surtout de Lavoisier que l'on part pour écrire l'histoire de la chimie, et du début du XVIIe siècle pour la physique et les mathématiques. Mais nos savants n'ignorent pas ce qu'ils doivent à leurs plus lointains devanciers. Dès son Introduction, M. Em. Picard évoque les antiques géométries de Chaldée et d'Egypte ; et, à l'encontre de Renan qui faisait honneur aux Grecs d'avoir créé la science rationnelle et désintéressée, il ajoute : — « Nous croyons moins aujourd'hui à ces discontinuités. Quand les physiciens d'Ionie spéculaient sur les principes des choses, ils continuaient le travail de simplification et de réduction dont les religions orientales et surtout la religion égyptienne nous donnent des exemples... » Et quant aux mathématiques, M. Andoyer a des pages superbes sur la science du moyen âge. Lisez ce qu'il dit de Gerbert, moine bénédictin d'Aurillac, élu pape sous le nom de Silvestre II, en 999 (une erreur typographique fait lire : « en 899 »), † 1003 :

« *Un mathématicien français sur le trône de S. Pierre.* — Nous n'avons pas à parler ici du rôle religieux et politique du premier pontife français : son rôle scientifique est considérable. Très instruit, ayant recueilli dans l'école épiscopale d'Ausona, dans la marche d'Espagne, où il étudia, quelques lointains échos de la science arabe, ayant trouvé dans l'abbaye de Bobbio, qu'il gouverna, des richesses scientifiques peu connues, telles que les œuvres complètes de Boëce et la collection des *agrimensores* romains, il s'occupa passionnément de sciences, même une fois à Rome ; ses traités sur l'abaque, sur la géométrie, surtout son livre de l'astrolabe, furent lus et expliqués pendant plusieurs siècles ; l'enseignement qu'il donna pendant quinze ans à l'école de Reims fut incomparable par son éclat : le moine Richer, son disciple, nous a conservé le souvenir de la peine qu'il prenait pour expliquer les sciences, des appareils de démonstration qu'il avait inventés, — sphère solide où étaient figurées des constellations, pour l'astronomie, — monocorde, pour la musique, — abaques, pour les opérations de l'arithmétique et de la géométrie pratique ; et par-dessus tout de l'influence qu'il exerçait sur ses élèves. Par lui a été formée la génération des abacistes Bernelin, Raoul de Laon, Gerland de Besançon, qui commencent à se servir, à côté des chiffres romains, de nouveaux signes assez semblables à ceux que le monde emploie depuis la fin du XIVe siècle, et qui possédaient déjà complètement la numération décimale, si le zéro ne leur était inconnu. »

Si le Xe siècle est celui de Reims, avec Gerbert, — le XIe est celui de Chartres : le véritable centre scientifique semble être alors l'école épiscopale de Chartres. Paris devient le grand foyer au siècle suivant, et plus encore au XIIIe, où le monde occidental ne se contente plus d'assimiler et crée des œuvres originales (surtout Jordanus Nemorarius, personnage assez énigmatique, que les uns disent Italien, d'autres Rhénan, et que l'on s'accorde généralement à identifier avec le B. Jourdain de Saxe, Général des Dominicains après S. Dominique : son influence est demeurée grande sur l'école des algébristes italiens de la Renaissance), — mais surtout au XIVe, où toutes les branches des mathématiques sont brillamment représentées à Paris : Pierre d'Ailly, Jean Buridan, Jean de Meurs, Jean de Linières, Firmin de Belleval, etc., surtout Nicole Oresme, le grand nom du siècle (mort évêque de Lisieux vers 1382), à qui « nous devons toutes nos expressions actuelles d'astronomie et de géographie, extraites du *Traité de la sphère* qu'il écrivit en français, » « vraiment précurseur de Descartes et de la géométrie analytique, de Fermat et du calcul infinitésimal, » etc. — Puis, au XVe siècle, décadence générale, dans une France bouleversée par la Guerre de Cent ans : toutefois « surnage un nom de savant original et supérieur..., Nicolas Chuquet... Le livre qu'il écrivit en français, vers 1484, et qui ne fut imprimé que de nos jours (il n'aurait pas été compris à son époque), le *Triparty en la science des nombres,* contient des idées extrêmement remarquables... Il s'y montre à la fois très supérieur à son temps et très près de nos jours... Il annonce le mathématicien de génie qui surgit au XVIe siècle, François Viète... Viète († 1603) tombe ensuite dans l'oubli : Arago, en 1847, déclare qu'il est honteux qu'on l'ignore à ce point... »

Que de choses on ignore de l'histoire des sciences ! Quels flots de lumière ce livre projette sur « la nuit de mille ans » où l'on se figurait jadis le moyen âge enseveli ! Quel tableau réconfortant que cette histoire des conquêtes ininterrompues de l'esprit français sur le terrain scientifique ! Quel livre bien fait pour devenir, comme le souhaite M. Em. Picard, « un grand ferment de *vocation !* »

VI. — La Société des Conférences demandait l'an dernier au Dr Jean-Louis Faure, professeur à la Faculté de Médecine de Paris (et membre de l'Académie de Médecine depuis le 2 décembre dernier), une conférence sur l'avenir de la chirurgie *(Revue hebdomadaire,* 16 fév.). Le Dr Faure, avant de regarder vers l'avenir, évoque le passé, la chirurgie d'il y a cinquante ans, la chirurgie de la guerre de 1870. On n'a plus aujourd'hui idée de ce qui se passait alors dans les services de chirurgie, ou tout au moins dans presque tous. Non seulement on n'y osait exécuter aucune des grandes interventions qui maintenant s'y pratiquent chaque jour ; mais les interventions mêmes pour lesquelles l'urgence ou la gravité de certaines maladies forçaient pour ainsi dire la main des chirurgiens découragés étaient presque toujours suivies de mort. On mourait pour l'extirpation d'une loupe du cuir chevelu ; on mourait pour l'incision d'un panaris. Durant les tristes mois du siège de Paris, pas un amputé n'a guéri dans les salles obscures de la vieille Pitié (taudis alors, transférée depuis et rebâtie près de la Salpêtrière). Tout le monde y allait voir par curiosité un blessé, un amputé du bras, qu'un interne avait relégué dans un grenier sous les combles de l'hôpital, et qui, à la stupéfaction générale, avait échappé à la mort. Car on se rendait bien compte, d'une façon confuse, que l'encombrement, le milieu lamentable et empoisonné où s'accumulaient malades et blessés, étaient pour quelque chose dans l'existence et la permanence de la septicémie, de la pourriture d'hôpital, de l'érysipèle et de cette abominable infection puru-

lente qui emportait presque tous les malades, opérés ou non, et qui faisait dire à Nélaton que le monde devrait élever une « statue d'or » à celui qui saurait la vaincre.

On parlait de miasmes, de génie épidémique; on ne songeait pas à la contagion directe. Quand quelque opération réussissait, c'était au petit bonheur; on n'avait aucune assurance de retrouver le lendemain le même succès. Au temps où l'on commençait à parler de l'ovariotomie (c.-à-d. de l'opération pour le kyste de l'ovaire), que certains opérateurs en Angleterre et en Amérique réussissaient assez souvent (précisément parce qu'ils opéraient en dehors des milieux infectés et dans des conditions de propreté naturelle ou instinctive qui leur permettaient d'éviter, sans qu'ils s'en rendissent bien compte, les contagions mortelles), Nélaton († 1873) s'en fut voir, en Angleterre, ce que faisait Spencer Wells, qui fut un des premiers à montrer ces beaux résultats que Kœberlé à Strasbourg et Péan à Paris commençaient aussi à obtenir. Nélaton assiste, en Angleterre, à plusieurs opérations heureuses; il rentre en France convaincu, enthousiaste, et décide d'entreprendre la redoutable opération, d'essayer, lui aussi, de réaliser ces miracles. Il loue à Meudon, sur la lisière de la forêt, une maison que l'on aménage aussi bien que le permettent les habitudes du temps. Dix-neuf malades atteintes de kystes de l'ovaire y sont successivement opérées : dix-neuf cercueils quittent la maison, — « la maison du crime, » disaient les gens de Meudon.

On comprend que, dans ces conditions, au cours des années qui ont suivi la guerre de 1870, le recrutement des hôpitaux de Paris ait failli se tarir, faute de candidats.

Mais voici qu'en quelques années, tout se renouvelle. Pasteur a paru. Et l'on s'aperçoit que toutes ces complications des plaies, toutes ces fièvres malignes qui s'abattent sur les blessés et plus fréquemment encore sur les opérés, sont du même ordre que ces maladies infectieuses, que ces fermentations, que ces putréfactions dont Pasteur vient de découvrir la cause première et la véritable nature. Tous les malheurs de la chirurgie étaient dus donc à la contagion par des germes, à l'infection des plaies par toutes sortes de microbes qui trouvaient dans les hôpitaux, où s'accumulent et se multiplient toutes les sources d'infection et tous les modes de contagion, les conditions idéales de leur œuvre de mort.

La chirurgie va être renouvelée. De toutes parts on se met à l'œuvre. En France ce sont les travaux de Le Fort, d'Alphonse Guérin, de Tarnier surtout († 1897), le maître de l'obstétrique d'alors (car les accoucheurs, eux aussi, ont compris qu'il n'y a pas d'autre origine à chercher à ces épidémies de fièvre puerpérale qui déciment les maternités). — Mais c'est à un Anglais, à Lister, qu'est due la création patiente et raisonnée de cette *méthode antiseptique* qui, par un ensemble de pratiques de désinfection d'ordre chimique et de précautions minutieuses contre la contagion, portant à la fois sur le malade, l'opérateur, les instruments et sur tous les objets exposés à entrer en contact avec la plaie opératoire, obtient des résultats qui dépassent toutes les prévisions et même toutes les espérances. C'est Lister qui a chassé des salles d'hôpitaux la pourriture, l'érysipèle, l'infection purulente, tous les fléaux qui les dépeuplaient. C'est lui qui a transformé la chirurgie de telle sorte que, tandis qu'avec les pratiques anciennes la mort était la règle et la guérison l'exception, c'est la guérison qui devient la règle, et la mort, l'exception.

En quelques années, dans les années qui ont précédé 1880, la nouvelle méthode, la méthode antiseptique, était portée à la perfection; et, en dépit des inévitables objections de la routine, on l'adoptait partout. En France, c'est Lucas-Championnière qui s'en fit l'apôtre ardent et convaincu.

Bientôt, et cette fois sous l'influence principale d'un Français, de Terrier, la méthode de Lister fut modifiée, simplifiée, devint peu à peu la méthode *aseptique*.

La méthode de Lister avait pour but de lutter contre l'infection en détruisant les microbes par des moyens mécaniques et surtout chimiques : lavage, brossage, immersion des instruments, des mains de l'opérateur, dans des substances antiseptiques, toxiques pour les agents d'infection, — dont l'acide phénique, adopté par Lister, a longtemps été le plus employé.

La méthode aseptique, la méthode de Terrier, au contraire, a pour principe de s'arranger de façon que la plaie opératoire échappe à toute infection. Elle repose sur un ensemble de pratiques et de précautions minutieuses qui tendent à ce que la plaie ne soit en contact immédiat qu'avec des objets, — instruments, compresses, mains de l'opérateur gantées de caoutchouc, — qui ont été préalablement stérilisés par la chaleur, dans des étuves ou dans des autoclaves. Cette méthode a l'avantage de supprimer les antiseptiques chimiques, qui ont sur les tissus une action nocive. Elle s'est développée et perfectionnée au cours des années qui vont à peu près de 1885 à 1895. Elle a remplacé la méthode antiseptique à peu près partout, même en Angleterre, où le culte voué à la mémoire de Lister a longtemps maintenu ses disciples dans l'accomplissement fidèle et comme rituel de tous les détails de sa méthode.

Ainsi étaient supprimées, par la simple application en chirurgie des découvertes de Pasteur, les causes d'infection des plaies et toutes les complications graves et souvent mortelles qui s'ensuivaient.

Une plaie non infectée, une plaie aseptique, ne demande qu'à guérir et à guérir vite. Ses lèvres se recollent, se soudent, se cicatrisent en quelques jours, « par première intention, » selon l'expression consacrée. Une dizaine, une douzaine de jours, parfois même moins, suffisent à la cicatrisation d'une amputation de cuisse. Il n'en faut pas davantage pour cicatriser l'incision pariétale et

toutes les plaies intérieures qui succèdent, par exemple, à l'extirpation d'une grosse tumeur de l'abdomen.

Hors le péril d'infection, les autres accidents, hémorragie, blessure de quelque organe important pouvant entraîner la mort, sont en réalité fort rares.

Ce péril dès lors minimisé par le triomphe universel de la chirurgie aseptique, les opérations de la grande chirurgie moderne, celles qui se pratiquent sur les principaux organes intérieurs (estomac, intestin, utérus et ovaires, voies biliaires, reins, etc.), sont devenues d'une bénignité qui a dépassé toutes les espérances, et sont aujourd'hui d'une fréquence extraordinaire. Même le cœur n'a pas échappé à la hardiesse des chirurgiens libérés de la crainte de l'infection : les observations ne se comptent plus où ceux-ci sont entrés dans la poitrine pour aller suturer le cœur perforé d'un coup de couteau ou même pour en retirer un projectile logé dans sa paroi ou perdu dans sa cavité. Au cours de la guerre, une bonne moitié de ces blessés frappés à mort ont retrouvé la vie à la suite de ces opérations magnifiques.

Que nous réserve donc encore l'avenir ?

Au commencement du siècle dernier, Alexis Boyer, un des maîtres de la chirurgie du temps de la Révolution et de l'Empire, premier chirurgien de Napoléon († 1833), disait que la chirurgie était parvenue à un point de perfection qui ne serait jamais dépassé.

Parole imprudente, qui n'est pas de nature à encourager les faiseurs de prophéties.

Ce que nonobstant, le Dr Faure la reprend à son compte, et croit que la chirurgie, ou tout au moins la chirurgie opératoire, est arrivée en ce moment à un degré de perfection qui ne sera pas dépassé ou qui ne le sera que dans d'insignifiantes proportions.

Car, aujourd'hui, tout ce qui pouvait être entrepris sur ce pauvre corps humain, tout ensemble si misérable sous les coups de la maladie et si merveilleusement organisé quand le jeu de son prodigieux mécanisme s'épanouit librement dans toute sa perfection, tout ce qui pouvait être tenté sans détruire immédiatement quelque fonction nécessaire à la vie, — tout a été entrepris, tout a été tenté, aussi bien dans le sens de la suppression des organes malades que dans le sens de leur réparation.

Pour ce qui est du côté réparation, réparation des blessures ou des tares de nos organes, il y aura encore, sans aucun doute, des perfectionnements et peut-être d'assez importantes découvertes. Mais, pour toute cette partie de l'art chirurgical qui s'occupe de la guérison des maladies par la suppression des organes malades, tout a été dit, tout a été essayé, tout a été exécuté de ce qui était exécutable sans provoquer la mort immédiate ou rapide par la suppression d'une fonction indispensable à la vie. Tout ce qu'il était possible d'enlever a été enlevé. Le progrès n'est pas indéfini. En chirurgie comme ailleurs, il y a des conquêtes définitives et auxquelles l'avenir ne changera rien. Une amputation du pied, une désarticulation de l'épaule ne se font pas autrement qu'il y a un siècle et ne se feront jamais autrement. Il est même probable, ou même certain, que les chirurgiens des armées de la Révolution et de l'Empire, à une époque où l'anesthésie n'était pas connue, étaient et avaient besoin d'être sous ce rapport « des opérateurs beaucoup plus brillants que ne le sont aujourd'hui les meilleurs d'entre nous. » Et il en est pour la plupart des opérations viscérales comme pour les opérations sur les membres. En quelques années la technique de la chirurgie viscérale, et en particulier celle de la grande gynécologie, a fait des progrès tels qu'il paraît difficile d'en imaginer de nouveaux. Elle en est arrivée au point où en est depuis un siècle la technique des amputations et des désarticulations de membres. Il n'y aura plus de révolution, de ce côté, plus même de modifications sérieuses.

Non seulement la chirurgie n'a plus guère de conquêtes à faire, mais un prochain avenir lui réserve peut-être des reculs, non pas quant à la perfection de ses méthodes sans doute, — ce qui est acquis est acquis, — mais quant à l'étendue même de son domaine.

Car, depuis cinquante ans, depuis trente ans surtout, elle n'a cessé d'empiéter sur le champ de la médecine. Elle lui a successivement arraché la thérapeutique presque exclusive des affections utéro-ovariennes, des maladies du tube digestif, des voies biliaires, des reins, des voies urinaires, de certaines affections des poumons, des tumeurs du cerveau et de la moelle.

Mais, voici que, sous l'influence de découvertes toutes récentes, la médecine n'est peut-être pas loin de regagner sur la chirurgie ce que celle-ci avait peu à peu arraché à son royaume.

« Qui donc eût pu penser, quand nous avons pour la première fois entendu parler de ces rayons mystérieux qui traversent les corps opaques, quand nous avons vu ces photographies presque informes, aujourd'hui si parfaites, d'objets invisibles à nos regards, — qui donc eût pu penser que ces rayons miraculeux portaient en eux des puissances insoupçonnées ! Aucun d'entre nous n'a perdu le souvenir de notre étonnement, de notre stupéfaction, lorsqu'on nous présenta des malades qui avaient vu disparaître de petits cancers de la peau sous leur influence inconnue ! Et quelques années plus tard, malgré l'habitude qu'avait prise notre esprit de ne plus nous étonner de rien, et de considérer comme possibles des choses dont aux années de notre jeunesse la seule conception nous eût semblé contraire aux lois les mieux établies, et aux règles mêmes du simple bon sens, nous avons vu se renouveler notre étonnement et notre stupéfaction, quand nous avons constaté la disparition des tumeurs malignes, considérées comme incurables, sous la seule influence de l'application à distance, à travers des tubes épais de métal impénétrable, de ce radium extraordinaire, par la vertu duquel les plus hautes conceptions de la chimie moderne semblent nous ramener aux fantasmagories de l'alchimie médiévale. »

On conçut un instant alors une immense espérance. Elle était prématurée sans doute ; elle ne s'est pas encore réalisée ; mais rien ne défend de croire que ce sera pour un jour prochain. Dès aujourd'hui, dans le cancer, dans le fibrome utérin, dans certaines maladies du corps thyroïde et d'autres organes, le traitement par les radiations des rayons X ou du radium, par la Rœntgenthérapie ou la Curiethérapie comme on dit aujourd'hui, tend à se substituer, en nombre de cas, au traitement chirurgical : recul heureux de la chirurgie devant la médecine.

Ce n'est pas seulement devant le radium que recule la chirurgie. On entrevoit le jour où elle devra reculer aussi devant des traitements par moyens chimiques, devant des traitements empruntés aux méthodes bactériologiques, traitement par les sérums, qui mettent en œuvre des antitoxines, des contrepoisons produits par la réaction de l'organisme, et qu'on trouve dans le sang d'animaux immunisés (comme c'est le cas pour la diphtérie ou le tétanos), traitement par les vaccins, où l'on cherche à combattre les maladies par l'action de virus atténués (variole, fièvre typhoïde, peste, choléra). Il y a, en ce moment, dans cet ordre d'idées, un grand mouvement scientifique, et de toute part on commence à associer l'action des sérums ou des vaccins à l'action chirurgicale elle-même, soit dans l'espérance de la limiter, soit pour écarter des complications redoutables. On sait les services immenses qu'a rendus pendant la guerre la sérothérapie antitétanique, appliquée immédiatement, aux postes de secours et aux ambulances de première ligne à tous les blessés atteints de plaies souillées de terre et de débris de vêtements exposés à l'infection par le bacille tétanique... On n'en est encore, pour nombre de maladies, qu'à la période d'essais ; mais il n'est pas douteux que tôt ou tard, ces traitements, en prévenant certaines localisations morbides, enlèveront à la chirurgie d'innombrables occasions de s'exercer...

« Alors, quand la chirurgie du cancer n'existera plus, si jamais ce grand jour se lève sur le monde, quand les opérations admirables qu'on dirige aujourd'hui contre ce fléau seront devenues inutiles et ne seront plus qu'un souvenir perdu dans la poussière des vieux livres ou demeuré vivant sur les rouleaux cinématographiques, quand la merveille des radiations nous aura enlevé presque tous les fibromes, et quand les traitements par les vaccins ou les sérums supprimeront ces salpingites qui sont encore la cause la plus commune des opérations de grande gynécologie, alors les chirurgiens n'auront plus qu'à se résigner à la perte de tout ce qui fait leur grandeur et à pleurer leur gloire évanouie, parce que les grands jours de la chirurgie seront révolus ! »

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Œuvres pastorales de Mgr Emard, premier Evêque de Valleyfield. — Tome V, in-8 de 582 p., 25 f. — Paris Téqui.

Avec ce tome V, qui va de 1917 à 1922, s'achève l'Œuvre de Mgr Emard à Valleyfield, puisqu'en 1922 il a été transféré à l'archevêché d'Ottawa. Il a passé trente ans à Valleyfield. C'est lui qui a organisé ce diocèse, où tout était à créer, puisqu'il en était le premier évêque. C'est à ce tableau de l'organisation d'un diocèse dans ces immensités canadiennes que nous font assister ces V volumes ; et c'est du plus puissant intérêt, du plus édifiant aussi. Une grande place est faite dans cette Œuvre aux mesures administratives, Ordonnances, Circulaires, etc. Mais comme tout cela est pénétré de charité apostolique ! C'est vraiment charmant. Une des délicates attentions de cette charité, ce sont les Sommaires dont l'Evêque accompagne chacune de ses Ordonnances : il veut ménager le temps de ses prêtres, et combien ses prêtres (et tous ses lecteurs) doivent lui en être reconnaissants ! Voir d'ailleurs ce que nous avons dit des volumes précédents, *Ami* 1922, p. 652. Et nous redisons, à propos de ce t. V, le vœu que nous formulions à l'apparition des autres : c'est que ce serait une si bonne œuvre de recueillir à part, en volumes plus minces qui seraient les bienvenus de tous nos confrères, tant de pages qui ne touchent pas à l'administration, qui sont purement doctrinales et pastorales : Lettres pastorales sur l'esprit de Pénitence, le Carême, la prière pour les morts, le Mois de Marie, le Rosaire, S. Joseph, sainte Thérèse, sainte Jeanne d'Arc, S. Jean Berchmans, l'éducation, etc. ; Lettres aux écoliers de son diocèse, sur le caractère, l'instruction, Jésus enfant, S. Thomas ; etc., etc.

Sainte Philomène Vierge et Martyre, par F. Trochu, vicaire à N.-D. de Bon-Port de Nantes. — In-8 écu de 324 p., 9 phototypies hors texte, 10 f. — Lyon, Vitte.

« Cette petite Sœur Thérèse d'il y a dix-huit siècles, » disait d'elle le regretté chanoine Poulin. Oubliée jusqu'au début du XIXe siècle, elle s'est révélée soudain, en Italie d'abord, par une profusion de miracles, sa « pluie de roses. » Mais son plus beau coup a été la conquête du B. Curé d'Ars.

C'est par Pauline Jaricot que le B. Curé avait connu sa « petite sainte. » Les Jaricot avaient une villa dans la banlieue de Lyon, à Tassin, non loin d'Ecully, où le jeune abbé Vianney était, en 1815-1817, vicaire de son premier maître, M. Balley, d'austère et sainte mémoire. Les Jaricot étaient une famille cléricale : quelques prêtres amis se réunissaient volontiers chez eux, à Tassin, dont le futur cardinal Villecourt (alors aumônier de la Charité), M. Balley et naturellement aussi son vicaire. Celui-ci remarqua Pauline, qui était toute à Dieu, toute à combiner ses plans pour la fondation de la *Propagation de la Foi ;* et Pauline remarqua le vicaire. Le vicaire nommé à Ars en février 1817, Pauline lui fit visite, et le curé d'Ars lui rendit sa visite à Lyon. Il trouvait chez les Jaricot des secours matériels d'abord, des aumônes pour sa pauvre église et sa pauvre paroisse de 230 âmes ; il y trouvait aussi la grande âme de Pauline : entre eux il y eut union de prières, échange de pensées.

Mais comment les Jaricot ont-ils connu sainte Philomène ? Voici. C'est que, en 1815, les *Benfratelli* ou

Frères de Saint-Jean-de-Dieu, que la Révolution avait chassés vingt-cinq ans plus tôt, décident de rentrer en France. Comme il leur faut des ressources pour acheter ou bâtir des hôpitaux, ils se font mendiants. Ils parcourent en particulier nos provinces du Midi et la Bretagne. Et tels les trouvères de jadis qui promenaient partout leurs cantilènes, les bons Frères passent dans les maisons en chantant des cantiques. Or, celui de leurs chants qui semble le plus neuf et qu'on écoute avec le plus de plaisir, c'est la *Complainte de sainte Philomène :* la complainte achevée, les artisans, les braves gens des campagnes surtout, réclament des détails sur cette jeune martyre dont ils n'ont jamais entendu parler. Les *Fratelli* disent tout ce qu'ils savent de son histoire, ses miracles surtout ; ils enseignent la manière de l'invoquer. Voilà comment Pauline Jaricot fut initiée, dans sa famille même, par les bons religieux, à la dévotion à sainte Philomène.

Plus tard, dans les premiers mois de 1834, une grave maladie de cœur la réduit à un état désespéré ; impossible de faire un mouvement ; elle ne peut se déplacer que portée dans un fauteuil. Elle met sa confiance en sainte Philomène. Elle veut faire le pèlerinage de Mugnano (non loin de Naples), qui est le centre du culte de la Sainte. Elle s'arrête à Rome, au Sacré-Cœur de la Trinité-des-Monts. Grégoire XVI l'y va voir. On était alors en instance pour obtenir de Rome la concession d'un office de sainte Philomène avec Messe du Commun. La Congrégation des Rites avait émis un avis favorable ; mais Grégoire XVI réservait son autorisation. Comme il était à recommander à Pauline, au cours de sa visite, de prier pour l'Eglise et son Chef dès qu'elle serait en Paradis :

— « Oui, Très Saint Père, je vous le promets, répondelle... Mais, ajoute-t-elle en appuyant sur les mots, si à mon retour de Mugnano j'allais à pied au Vatican, Votre Sainteté daignerait-elle autoriser sans retard le culte de la chère sainte Philomène ?

— « Assurément, ma fille, répliqua Grégoire XVI, car il y aurait miracle de premier ordre. »

Puis, se tournant vers la Supérieure des Religieuses, et parlant en italien pour n'être pas entendu de Pauline : — « Qu'elle est donc malade !... Nous ne la reverrons plus ! »

Elle arrive à Mugnano le samedi 9 août 1835, pendant l'Office de Vêpres. On la porte devant l'autel des reliques. Tout le monde la croit moribonde. Le lendemain dimanche, elle assiste à plusieurs messes, communie, assiste aux Offices du soir ; le lundi, de même. Soudain, ce lundi, pendant la Bénédiction du Saint-Sacrement, elle a l'impression qu'elle est guérie ; mais, pour éviter toute ovation, elle attend la sortie des fidèles, se lève alors, marche sans appui, jusqu'à la grand'porte.

Mais le gardien l'a vue. En bon Italien, il pousse des acclamations, fait sonner les cloches ; la foule rentre à l'église : il faut que Pauline bon gré mal gré soit portée en triomphe...

Elle revient à Rome, où personne n'avait été avisé du miracle. Aussi, quand elle se présente au Vatican, Grégoire XVI, qui la croyait morte, se demande d'abord si ce n'est pas une apparition de l'autre monde... « Mais non, c'est bien moi, » dit-elle... Et il la fait marcher devant lui, vite, et assez loin, pour bien se convaincre.

Sur les désirs du Pape, elle passe à Rome toute une année. Le 13 janvier 1837 enfin, il confirme par un Décret solennel la concession du culte de sainte Philomène.

Cette histoire du culte de sainte Philomène est bien attachante. De sa vie on ne sait presque rien. Elle vécut au tournant du Ier siècle, entre 70 et 150. C'est la présence de son tombeau dans le voisinage immédiat de la famille sénatoriale des Pudens qui nous permet de fixer cette date approximative : les *loculi* disposés dans la même région d'une catacombe étaient contemporains les uns des autres ; les fidèles ne foraient le sol qu'à proportion des besoins et contraints par la nécessité. Oubliée ensuite, comme tant d'autres martyrs des premiers âges, durant dix-huit siècles, c'est le zèle de l'abbé François de Lucia, missionnaire de Mugnano, qui força tous les obstacles et se fit remettre pour son sanctuaire le corps de la jeune vierge : l'histoire de cette « Invention » de sainte Philomène est vraiment providentielle. Popularisée tout de suite en Italie par ses miracles, c'est Pauline Jaricot et le B. Curé d'Ars qui l'ont ensuite fait connaître en France, où elle a compté parmi ses fervents quelques-uns des plus grands serviteurs de Dieu du siècle écoulé, le B. Pierre Chanel, premier martyr de l'Océanie, la B. Madeleine-Sophie Barat, fondatrice des Dames du Sacré-Cœur, le Vén. P. Colin, fondateur de la Société de Marie, le Vén. P. Eymard, fondateur des Pères du Saint-Sacrement, la Vénérable Marie-Thérèse, fondatrice des Sœurs de l'Adoration réparatrice, le P. Damien, l'apôtre des lépreux de Molokaï, le P. Varin, l'un des restaurateurs en France de la Compagnie de Jésus, le général de Sonis, dom Sébastien Wyart, etc., etc.

M. Trochu conduit son récit avec une charmante simplicité. On sent, à le lire, un homme très au courant de cette « question philoménienne » qui a fait couler tant d'encre, très au courant, en général, des difficultés soulevées autour de l'interprétation de certains détails des catacombes. Mais il n'a point voulu surcharger son exposé d'explications et de discussions qui auraient distrait l'attention du lecteur. Il les a élégamment réservées pour un appendice assez développé (p. 251-320) où, une fois satisfaite la dévotion à la Sainte, il donne au lecteur curieux tous les suppléments d'information que l'on peut désirer.

Le comte Albert de Mun. *Sa vie publique,* par Jacques Piou. — In-8 de VIII-356 p., portrait, 15 f. — Paris, Editions *Spes.*

Superbe tableau d'histoire politique et religieuse. La vie publique d'Albert de Mun a été celle d'un grand patriote et d'un grand chrétien. Elle a commencé en 1876, aux tristes élections qui ont envoyé au Parlement les 363 et inauguré la République anticléricale ; et elle n'a pris fin qu'avec sa mort, le 6 octobre 1914, après la bataille de la Marne. Il a été député durant dix législatures. Il a assisté à ce spectacle inouï d'un gouvernement se servant de toutes les forces de l'Etat pour détruire la foi au cœur de la nation. Il s'est jeté dans la mêlée de toute son âme chevaleresque. Il y a recueilli surtout des amertumes. Les attaques n'ont cessé de fondre sur lui, parties des points d'où il aurait dû le moins les attendre. Ses meilleures joies lui sont venues de son apostolat social, qui lui a inspiré l'un de ses plus beaux livres, — son plus beau livre : *Ma Vocation sociale.* Dans sa vie politique il n'a guère goûté d'autre satisfaction que celle du devoir accompli.

Nul n'était mieux préparé à nous redire ces luttes que son collègue Piou. Piou le suit législature par législature. C'est quarante années de notre politique qui revivent ici. Ce livre sera un Manuel aussi précis que brillant et chaud de l'histoire politique de la IIIe République. Triste histoire quand on regarde aux bancs du Gouvernement et des majorités parlementaires, mais combien héroïque et féconde en grands exemples quand on l'étudie en un Albert de Mun ! Il y a cinquante ans, toute la jeunesse cléricale de France frémissait du plus religieux enthousiasme aux premiers accents de cette voix. Comme il fait bon revivre, à travers les pages de M. Piou, ces riches émotions d'antan !

LES MORALISTES CHRÉTIENS. **Pascal.** *Pensées sur la vérité de la religion chrétienne,* par Jacques Chevalier, prof. à l'Université de Grenoble. 2 vol. in-12 de XX-607 p., 20 f — **Saint Basile,** par J. Rivière, prof. à l'Université de Strasbourg.

In-12 de 320 p., 10 f. — **Saint Jean Chrysostome,** par E. Legrand, prof. à l'Université de Lyon. In-12 de 315 p., 10 f. — **Saint Thomas d'Aquin,** par E. Gilson, prof. à la Sorbonne. In-12 de 380 p., 12 f. — Paris, Gabalda.

C'est une nouvelle Collection. Elle paraît sous la direction de M. l'abbé Baudin, professeur à la Faculté de Théologie de Strasbourg. Elle se propose de faire connaître au grand public, qui l'ignore ou la méconnaît si fort, la morale chrétienne telle que l'ont enseignée nos grands moralistes. Elle ne procède pas par exposés ou résumés; elle nous donne les textes eux-mêmes, choisis comme savent choisir les maîtres, et groupés généralement sous deux chefs : 1° principes de la morale, et 2° applications pratiques à l'infinie diversité des âmes, des vocations, des états, des circonstances. Ce *secundo* manque généralement à la philosophie morale de nos ennemis ; et nous espérons qu'ils sauront le venir demander à cette Collection où, à côté de maîtres de la théologie, collaborent quelques-uns des maîtres catholiques les plus en vue des Universités officielles.

La Collection s'inaugure par les *Pensées* de Pascal. Ce n'est point Pascal que les esprits superficiels s'attendaient à rencontrer d'abord ici. Pascal s'est proposé expressément un but apologétique. Mais il se trouve qu'il a fait œuvre de grand moraliste. Pour ramener les libertins, il a insisté principalement sur les conditions morales de la foi. Et c'est le moraliste des *Pensées* qui continue à s'emparer si fortement de l'âme de nos contemporains, à la bouleverser d'émotions si salutaires. Et personne aujourd'hui en France n'est mieux à même que M. Chevalier de nous parler de Pascal moraliste. Voir ce que nous avons dit de son *Pascal* déjà de l'année du centenaire, *Ami* 1923, p. 321-328.

Sa nouvelle édition des *Pensées* se présente sans aucune espèce de visées critiques. On n'y cherchera pas de critique textuelle, pas d'essai de reconstitution du plan de Pascal. Il laisse à d'autres ce souci, qui ne peut donner que des résultats tout à fait hypothétiques. Il s'inspire, — pour établir entre les *Pensées* une continuité qui en facilite l'utilisation, — il s'inspire surtout du célèbre Discours de Filleau de la Chaise, qui est en effet un document capital et dont une nouvelle et solide édition a été donnée en 1923 (*Ami* 1923, p. 541), après que la défaveur qu'on lui portait chez les jansénistes et dans le milieu des premiers éditeurs de 1670 l'avait fait tenir dans l'ombre. Ce qu'a voulu M. Chevalier, c'est aider les âmes à utiliser la vertu moralisatrice qui est en Pascal, c'est « faire parler Pascal aux âmes qui sont décidées à l'entendre, à celles même qui en ont le simple désir, et qui se soucient plus de vérité que de critique textuelle. » Pour cela, il a groupé les *Pensées* sous trois grands titres : 1° *Préface générale*, ou Pensées qui se rapportent au dessein général et à l'ordre de l'ouvrage, p. 1-37; — 2° *L'Homme sans Dieu :* la place de l'homme dans la nature; sa misère; marques de sa grandeur ; conclusion : il faut chercher Dieu, p. 39-194 ; — 3° *L'Homme avec Dieu :* la recherche, le nœud, l'Ancien Testament, le Nouveau Testament, Jésus-Christ, l'Eglise, l'ordre de la charité, p. 195-560. — Pour terminer, *Table de concordance* de la présente édition avec l'édition Brunschvicg ; *Table analytique des Pensées*, en 34 pages sur 2 colonnes ; et *Table des matières*.

S. Basile, dans les Manuels d'Histoire de l'Eglise, est célébré surtout pour son activité sur le terrain doctrinal. C'est lui en effet qui, après la mort d'Athanase, a tenu en Orient le drapeau de l'orthodoxie, porté les derniers coups à l'arianisme et préparé la synthèse dogmatique du Concile de Constantinople, le Ier des œcuméniques après Nicée : S. Basile ne devait pas le voir, étant mort deux ans auparavant, mais il fut présidé (381) par son ami S. Grégoire de Nazianze. Mais l'immense part de son œuvre est de morale, et, comme le notait Paul Allard (à la suite de Tillemont) dans la solide monographie qu'il lui a consacrée, la pente naturelle de son esprit semble le porter d'abord vers l'enseignement de la morale. — M. Rivière groupe en quatre grandes parties les extraits qu'il nous donne de cet enseignement : 1° *Principes généraux :* la règle de vie ; nos ressources ; obstacles et difficultés ; méthode élémentaire d'action morale ; — 2° *Morale individuelle :* éducation du sentiment religieux ; formation de l'intelligence ; discipline de la volonté (vices de la chair, vices de l'esprit, principales vertus morales) ; pratiques ordinaires de la vie chrétienne ; — 3° *Morale sociale :* la famille et la cité ; richesse et pauvreté ; l'aumône; l'usure ; — 4° *Perfection chrétienne :* vie commune et vie parfaite; principales vertus religieuses. — Deux Tables : alphabétique et analytique.

S. Jean Chrysostome : voir ce qui a été dit ici de son enseignement moral, l'an dernier (p. 325-8), à propos de la thèse de M. Moulard. M. Legrand pratique, dans les extraits qu'il en donne, d'assez fréquentes coupures, le Saint se faisant volontiers verbeux pour être mieux compris des plus lents et des plus distraits. Ces coupures peuvent altérer la physionomie littéraire des développements, mais en laissent intacte la valeur instructive ; et c'est « l'instructeur, » le moraliste qu'on a voulu présenter ici. — Trois parties : 1° *Les principes de la morale :* le libre arbitre, le mérite humain, la distinction du bien et du mal, les sanctions, le véritable bonheur; — 2° *Les vertus et les vices;* — 3° *La pratique des devoirs :* devoirs universels et devoirs propres à certaines conditions.

S. Thomas d'Aquin : œuvre de M. Gilson, l'un de nos maîtres chrétiens de la Sorbonne. M. Gilson, dans une magistrale Introduction, met en relief la place que S. Thomas a réservée à la vie mystique dans son système d'idées et comment il considérait la vie humaine idéale sous la forme d'une vie perpétuellement contemplative, sauf les quelques trêves nécessaires pour la détendre sans l'interrompre : — « On peut présumer ce qui fut pour S. Thomas l'objet préféré de ses méditations mystiques, lorsqu'on voit quelle place centrale occupe dans les poésies qu'il nous a laissées le mystère de la transsubstantiation. Il est vraiment le poète de l'Eucharistie ; là est la source religieuse profonde où son intelligence n'a jamais cessé de puiser. »

M. Gilson a voulu « faire passer dans le texte traduit le caractère technique de l'original, afin que la réflexion sur cette traduction fût une préparation efficace à l'étude du texte même et, le cas échéant, un guide assez précis pour aider vraiment à s'y retrouver. » Il espère que « des textes relativement simples comme le sont les textes de la *Somme théologique*, choisis et traduits, » seront « un moyen efficace d'engager les débutants à pratiquer l'œuvre même de S. Thomas. » Outre la *Somme théol.* (surtout la Ia IIæ et la IIa IIæ), il a pris quelques-uns de ses textes au *Contra Gentes*, aux *Quæst. disput. de Virtutibus*, aux Commentaires : *In X libros Ethicorum ad Nicomachum* et *In IV primos libros Politicorum*, etc. Il les groupe sous deux titres : 1° *Morale générale :* le Souverain Bien, les actes humains, le bien et le mal, les principes intérieurs des actes humains, les lois ; et 2° *Morale particulière :* charité, prudence, justice, force, tempérance, les Etats : les trois formes de société possibles : monarchie, aristocratie, démocratie, à chacune desquelles correspond une autre forme qui n'en est que la corruption : tyrannie, oligarchie et démagogie...

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 januarii 1925.

EUG. LINDECKER, *Provic.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

HORLOGERIE - PENDULERIE
— BIJOUTERIE — ORFÈVRERIE —
ALLIANCE HORLOGERE | R. C. Besançon 29
E. ENGINGER – BESANÇON – 15, rue Gambetta, 15
Catalogue Fco sur demande — Fournisseur de l'Archevêchéde Besançon

Crêpe TETRA
pour
PANSEMENTS, VARICES, RHUMATISMES, ETC.
EXIGEZ cette MARQUE — *En vente partout*
GROS : Société Française des Tissus TÉTRA
— 12, Rue de Hanovre, PARIS-2e —
R. C. Seine 101.853

Les Maladies de la Cinquantaine guéries par l'ARTÉROGÈNE

Formule du Dr **C. de Caudemberg**, communiquée aux Académies de Médecine et des Sciences de Paris.

Seul véritable spécifique de l'Artério-Sclérose et de ses conséquences :
Hypertension artérielle, maladies du cœur et des vaisseaux, vertiges, asthme, angine de poitrine, anévrisme, etc...
Congestions cérébrales et pulmonaires, apoplexie, hémiplégie, paralysie, œdème, hydropisie, sclérose des centres nerveux et des organes des sens.
Vieillesse prématurée. Le plus puissant éliminateur de l'acide urique.
Lisez l'attestation suivante :

« St-Gaudens, 11 octobre 1924.
« Monsieur,
« ... Je vous prie de m'envoyer une nouvelle boîte d'**Artérogène bromuré**, pour ma mère qui se porte toujours à merveille grâce à votre **Artérogène** qui a fait des miracles pour son angine de poitrine.
» « Dans le cas où cette attestation vous paraîtrait utile à publier, je vous y autorise au nom de ma mère, c'est une façon de vous donner l'assurance de notre profonde reconnaissance. »
ACHÉ Jean-Marie, 12 bis, Avenue de Toulouse.

LABORATOIRE DU SUD-EST - NICE - R. C. Nice 11.378
Une boîte : 15 fr. »» ; par poste : 15 fr. 90 ; contre remboursement : 16 fr. 50 Les 6 boîtes (cure cte) : 90 fr. net.
Il est consenti une remise de 20 0/0 à MM. les Membres du Clergé

CONTRE LE CHOMAGE

Le Vêtement ecclésiastique sur mesures subit pour sa confection, comme les autres vêtements, une morte saison assez intense de Janvier à Mars ; il faut aussi prévoir le mouvement de hausse qui s'accentue de plus en plus. Comment y remédier ? Par un sacrifice que vous offre **RAMLOT**, 76, rue de Rennes, PARIS, en consentant des conditions exceptionnellement avantageuses pendant tout le mois de Janvier à ses rayons de **Vêtements, Imperméables, Chemiserie, Linge de maison, Chaussures, Chapellerie, etc.**
— Demandez « LA DOUILLETTE-RAGLAN » —
Envoi franco des explications, catalogue et échantillons.

OPOBYL

Décongestif et Régulateur du Foie et des Intestins
Ictères, Hépatites, Constipation

Echantillons et brochure sur demande
Laboratoires BAILLY, 15, rue de Rome, Paris

ARTHRITIQUES
VICHY CÉLESTINS
Élimine l'Acide Urique
R. C. Paris 30051.

L'Office général de Commission

JUST POISSON, 37, rue de Lille, PARIS, 7e
FOURNIT AUX CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES :
Tous les **Ouvrages** français et étrangers ;
Abonnements aux Journaux et Revues franç. et étrang. ;
Exécution des **Reliures** de luxe et courantes ;
Bibliothèques paroissiales et scolaires. **Livres de prix** ;
Tous articles concernant **le Clergé et le Culte.** Objets de piété, bronzes et ornements d'Eglise, statues, médailles, imagerie, musique. (R. C. Seine 55.713)
Circulaire franco. Renseignements sur demande accompagnée d'un timbre pour la réponse

R. C. Paris, 53.319.
VIN DE CHASSAING
TONIQUE et BI-DIGESTIF
CONTRE LES
DIGESTIONS DIFFICILES
PARIS, 6, Rue de la Tacherie, *et Pharmacies.*

Vous pouvez préparer avec les
Œufs granulés Layton
les mêmes omelettes, œufs brouillés, sauces, crêmes, gâteaux, puddings, entremets, qu'avec les œufs en coquille.
Les œufs granulés
"LAYTON"
Garantis absolument purs
sont en vente dans toutes les Maisons d'Alimentation
VENTE EN GROS : Etablissements JOHN LAYTON, 15, rue du Louvre, PARIS.
Registre du Commerce Paris N° 64-364.